

530 P42C
vendredi 12 mars 1937.
seizième année, n° 51

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

15 MARS 1937

publication hebdomadaire
un an : 75 frs ; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Les responsables de la guerre civile et religieuse en Espagne	Vicomte Ch. TERLINDEN
Lettre d'Amérique	Hilaire BELLOC
Géométrie du monde	Jean THEVENET
Libres propos...	TESTIS
En quelques lignes...	* * *
Une œuvre remarquable : « Marchands », par Marcel Thiry	Robert POULET
Un à-côté de la victoire irlandaise	Comte PEROVSKY
Quel est le livre qui m'a laissé l'impression la plus profonde?	Baron Paul VERHAEGEN
Saint Jérôme à vue d'oiseau	D ^r Denys GORCE
Lectures.	

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et châsse de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frénes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulné.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhauss
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.63.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

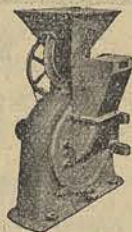
Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Machines pr Boulangeries
et Pâtisseries

Fours, Pétrins, etc.



Broyeurs pour tous produits

Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

A. LECOQ & Sr, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, ardoles gommees
et réglisses, etc.)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

3 fils

ET

” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge

En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

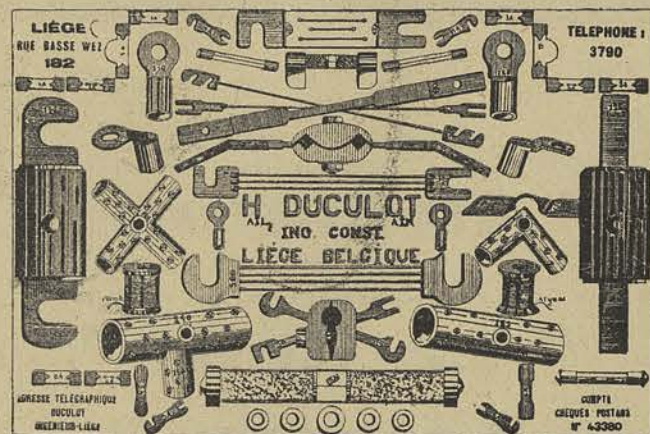
11.8

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattejar, à JUMET Téléphone. Charleroi 509.84

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars) Tuyauteries en tôles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD



Fusibles — Serre-câbles — Fil de résistance et chauffage

Société Anonyme Métallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique: Lidox-Liège
Registre du commerce: Liège M° 12
Codes usés A. S. O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires

Les Glaces de Sécurité spéciales POUR Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SECURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'
UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la
S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvellais;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franrière;
- S. A. Glaceries de Saint Roch, à Auvellais;
- S. A. des Glaces d'Auvellais, à Auvellais;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

REMISE A NEUF DES FAÇADES
par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique
LES FILS LEVY FINGER
32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.
Établiss. FIDÈLE MAHIEU
96, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES
Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

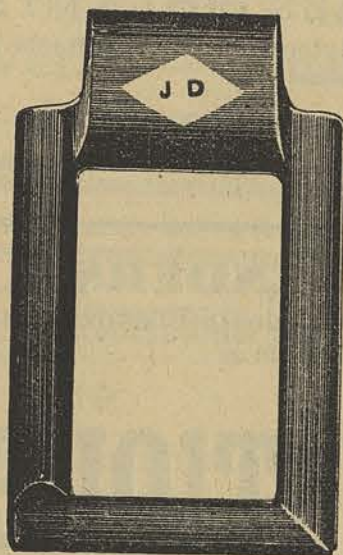
Rue de Reckem, 69, MARCKE-LEZ-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GOBETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 838 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 87.956

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU CLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme
HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spé-
ciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-
chrome - Fonte au molybdène-chrome -
Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée
Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés,
Réservoirs galvanisés.

Renseignements
&
Références

67, Boulevard
E. de Laveleya
Liège



SOLUTIONNE tous problèmes d'ÉTANCHEITÉ

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

BÉTON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,
Ouvrages d'Art, Fondations, Pieux,
Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :

BRUXELLES

31, avenue du Boulevard

Adresse privée :

GAND

5, plaine St-Pierre

AUTOMATIQUE ÉLECTRIQUE DE BELGIQUE

S. A.
Rue du Verger
ANVERS

Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.



Les Isolants électriques
H. Janssen-Foulon

41-43, rue Rubens, BRUXELLES 3
Registre du Commerce : N° 4536
Téléph. 15,32.16 Télégr. ISOLA-BRUXELLES
Codes A. B. C. 5th Ed. - LIEBER

TOUS LES ISOLANTS

Pour l'Electricité... l'Automobile... la Radio...
l'Industrie...

MICA Spécialité de mica pour la Poêlerie...

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES
Téléphone : 44.95.38

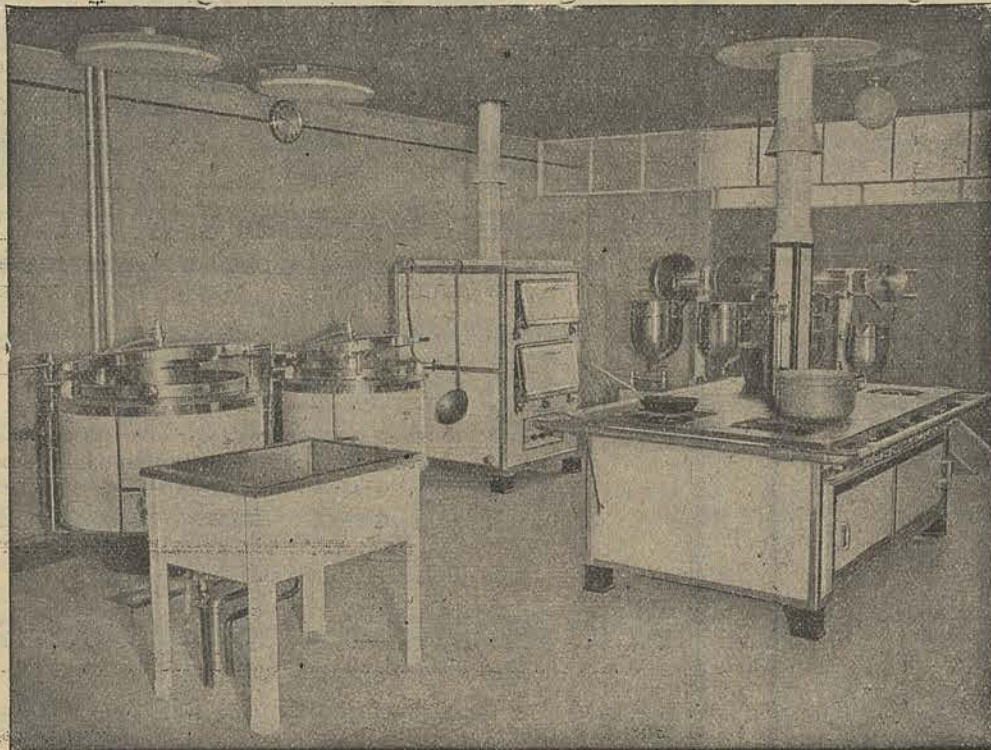
L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR !

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la **S. A. LE CHAUFFAGE**



Siège social :

55, Cantersteen, Bruxelles

Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :

93, r. de la Cathédrale, Liège

Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :

Toutes les installations de grandes cui-
sines pour hôpitaux, restaurants, pen-
sionnats, etc.

Fours et appareils pour pâtisseries et
charcutiers

Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :

Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.

Hôpital Civil d'Anderlecht.

Hôpital Civil de Charleroi.

Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale
Jociste. Etc., etc.

Principaux restaurants à l'Exposition

**ÉTUDE, DEVIS & PROJETS
SANS ENGAGEMENTS**

SOCIÉTÉ ANONYME
Établissements LUOR
Hubert DOCHEN
Rue Honlet, HUY
Tél. 833
Dépôts : LIÈGE, 13, rue St-Pierre
Bruxelles, rue de Lausanne
Fabrique de Couleurs
Vernis — Émaux — Siccatis
Pinceaux en tout genre

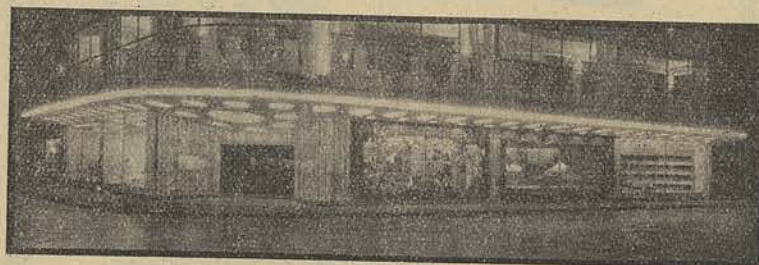
GAND, Rue du Phœnix
Installations Frigorifiques
Phœnix

Etablissements Lavenne Frères
DOUR
Téléphone N° 56
Manufacture de Couleurs & Vernis
BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES
Vernis et Émaux « LAMÉOR »
Couleurs préparées « VATALINE »
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
Couleur émail LAMELAC
TOUT POUR LA PEINTURE

Société Anonyme
USINES FRIGORIFIQUES DE BECK
Bureaux : 43, quai de Marlemont, à BRUXELLES
Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31
ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES
24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°
20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°
GLACE ARTIFICIELLE
Production journalière : 100 tonnes.

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles
Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.

INSTALLATIONS FRIGORIFIQUES
DKW
Ateliers Raymond STRICKAERT
1-3, rue de l'Acétylène, BRUXELLES
Téléphone 21.04.48 Chèques postaux 1274.27



Établissements "GELDERBETON"
Société en nom collectif
B. BUELENS & VANDENNIEUWENHUYSEN
Bureaux et Chantiers :
Avenue de Schaerbeek, 189, VILVORDE (Bruxelles)
Tél. Vilvorde 51.00.98 C. C. P. 1192.06 Reg. Com. Bruxelles 72.100
Fabrication de TUYAUX EN BETON armé et comprimé
admis par toutes les Administrations Communales
Grandes séries, toutes dimensions Citernes et Réservoirs
en béton armé
CLOTURES en béton armé en tous genres
Toutes les Applications du Béton. — Piquets pour prairies

EXPOSITION UNIVERSELLE BRUXELLES 1935
Médaille d'Argent — Diplôme d'Honneur
BRULEUR AU MAZOUT **Gazhuile**
SPÉCIALITÉS : Cuisinières : ménagères, restaurants, bateaux (avec distribution eau chaude), Réchauds, Cuves cuivre à bouillir linge, Chaudières tubulaires (pour chauffage central et distribution eau chaude).
(Fonctionnant avec notre brûleur mazout sans force motrice.)
ÉCONOMIE PROPRETÉ FACILITÉ
Rue Florent Dethier, 84, NAMUR
TÉLÉPHONE 1548

S. A. MARBRES BELGES

à BASÈCLES (Hainaut)

Tous marbres belges et étrangers
Fabrication de cheminées, capucines,
lambris, carreaux de pavement, etc., etc.

Maison spécialisée dans les
grands travaux d'art religieux.

Références : Eglise St-Martin à Ypres, N.-D. du Sacré-Cœur à Anvers, Nouvelle église de Moll, Chapelles des Frères maristes à Bonsecours, des Sœurs de la Verte-Feuille à Tournai, Couvent des R. P. Jésuites à Enghien, etc., etc.

BOIS DE TOUTES ESSENCES

Établissements «Louis BODSON»

138, rue de Visé, JUPILLE-LIEGE

TÉLÉPHONES : 705.12 - 705.31

Toujours en stock bois pour menuiserie et ébénisterie

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES — CHÊNES

MAISON

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE

TOURNAI

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

CARRIÈRES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“MARCHAUX” Société anonyme
à PÉRUWELZ (Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

DEMY

MEUBLE et DÉCORE
EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION

Rue Méan, 23, Liège

TéL. 274.97

ATELIERS-BUREAUX

Val-St-Lambert

TéL. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.

**Pour vos travaux
voici la firme efficiente**

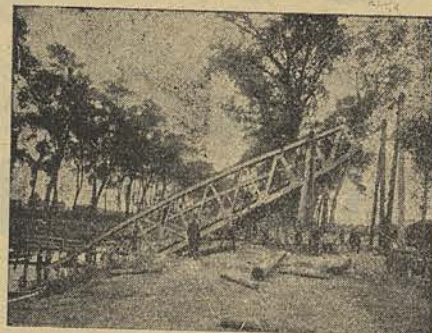
A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

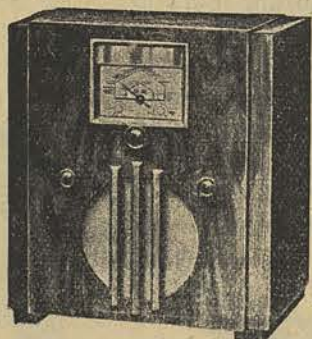
SPÉCIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées

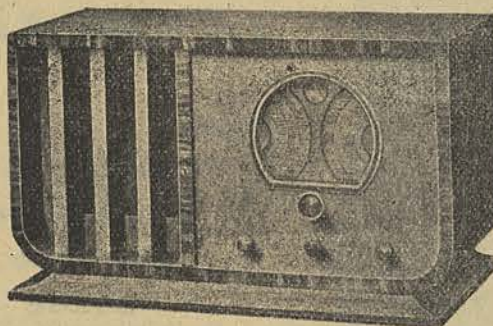


LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES



**A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ
A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX**



Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour

Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des **Gouvjons**
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes: 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

Un papier peint frais c'est de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

U. P. L.

vous offrent des Papiers Peints toujours nouveaux, d'une fraîcheur durable et du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers "SANOLIN" lavables

Demandez à votre Tapisser

LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie et contre les Accidents

— Fondée en 1868 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES



LE "MOSAN"

POËLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "MOSAN"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

à HUY (Belgique)

'SWAN'

DONNE TOUJOURS SATISFACTION

Le "VISOFIL" en un clin d'œil vous voyez où en est l'encre.

Les porte-plume "SWAN" durent toute la vie. Ils n'ont pas d'égal pour écrire avec aisance, avec souplesse. Leurs services sont invariables. Ils existent en toutes dimensions et couleurs pour satisfaire tous les goûts, tous les besoins.

Le "LEVERLESS" Pour le remplir rien que deux demi-tours en haut

EN VENTE PARTOUT

La revue catholique des idées et des faits

Les responsables de la guerre civile et religieuse en Espagne

Lettre d'Amérique

Géométrie du monde

Libres propos...

En quelques lignes...

Une œuvre remarquable : « Marchands », par Marcel Thiry

Un à-côté de la victoire irlandaise

Quel est le livre qui m'a laissé l'impression la plus profonde?

Saint Jérôme à vue d'oiseau

Lectures.

Vicomte Ch. TERLINDEN

Hilaire BELLOC

Jean THEVENET

TESTIS

* * *

Robert POULET

Comte PEROVSKY

Baron Paul VERHAEGEN

Dr Denys GORCE

Les responsables de la guerre civile et religieuse en Espagne

Ce n'est pas sans un véritable agacement que les gens bien informés et de bonne foi constatent que, tant dans les journaux qu'à la Radio, l'on s'obstine à traiter de « rebelles » les nationalistes espagnols du général Franco et à décerner l'épithète de « loyaux » aux sectateurs de la horde rouge qui, en Espagne comme en Russie, s'est placée au ban de la civilisation.

Il importe d'établir exactement de quel côté sont les défenseurs du droit et de quel côté sont les véritables révolutionnaires et, pour le faire sans parti pris et en toute équité, il importe de remonter aux événements qui ont précédé l'explosion du grand mouvement national du 18 juillet 1936.

Le vieux système d'alternance des partis, qui sévit en Espagne pendant la plus grande partie du XIX^e et les débuts du XX^e siècle, n'avait été qu'une mauvaise caricature du régime parlementaire, même à l'époque où celui-ci était adapté aux nécessités de la vie politique, sociale et économique de la plupart des Etats européens. Les abus de ce système furent tels que l'Espagne était un des pays les plus mal gouvernés et les plus mal administrés de l'Europe; on ne tirait parti ni des qualités de la race, ni des richesses naturelles du pays, particulièrement de son sous-sol, ni des possibilités de développement économique de cette péninsule si admirablement située entre la Méditerranée et l'Océan, à portée des plus grands courants commerciaux. Au point de vue de l'outillage économique, du développement des affaires, des méthodes agricoles et industrielles, l'Espagne était en retard de près d'un demi-siècle sur les grands Etats occidentaux, tandis qu'au point de vue politique elle n'était pas sortie des troubles et du malaise entretenus par l'incapacité, la corruption et les gabegies de la plupart de ses gouvernants.

L'Espagne avait, par la faute de ses politiciens, perdu, à la fin du XIX^e siècle, ses dernières colonies d'Amérique, ainsi que le bel archipel des Philippines et n'avait trouvé au Maroc que déceptions et humiliations; il suffit de rappeler le désastre d'Annual, en juillet 1919, qui coûta la vie à plus de 10,000 Espagnols et obligea les débris de l'armée du général Silvestre à reculer jusqu'à Melilla, elle-même presque sans défense.

La nation espagnole, voyant où l'avaient amenée un régime universellement méprisé, s'était ressaisie splendidement après ce désastre, surtout lorsqu'elle eût constaté que l'opposition de Cambó empêchait le gouvernement Maura d'entreprendre les opérations d'ensemble indispensables au redressement des affaires marocaines. Les compromissions et les tâtonnements du gouvernement Sanchez Guerra provoquèrent de nouveaux désastres et l'opinion publique, aussi dégoûtée des faiblesses du régime en Afrique que de son incapacité dans les affaires intérieures, applaudit à l'avènement en septembre 1923 de la dictature de Primo de Rivera.

Ce gouvernement d'autorité se maintint pendant sept années, durant lesquelles le pays réalisa, au point de vue du commerce, des finances, de la législation sociale, de l'outillage économique, spécialement par la création d'un admirable réseau routier, des progrès aussi grands que ceux réalisés au cours du règne bienfaisant et prospère de Charles III (1759-1788), le dernier bon gouvernement qu'ait connu l'Espagne.

* * *

La dictature prit fin au début de 1930; elle fut remplacée par le gouvernement du général Berenguer, qui dura près d'un an, puis par le gouvernement Aznar, qui ne dura que trois semaines et aboutit à la proclamation de la république le 14 avril 1931.

On sait que les élections qui provoquèrent la chute de la monarchie ne furent pas des élections générales pour les Cortès, mais des élections municipales, qui auraient dû rester sans répercussion sur la forme du gouvernement. D'autant plus que, dans l'ensemble du pays, le nombre des conseillers municipaux d'opinion monarchiste était de 22,150 contre 5,875 républicains; il est vrai que les républicains avaient été pour la plupart élus dans les grandes villes, ce qui leur donnait un prestige plus grand qu'aux élus des campagnes.

Mais, depuis 1920, une puissante propagande antimonarchiste avait été organisée, en grande partie par les Loges affi-

liées au Grand-Orient, et des sommes considérables, provenant surtout de Paris et d'Amsterdam, avaient été dépensées à cet effet.

Cette propagande qui s'attaquait surtout aux milieux bourgeois allait de pair avec une propagande communiste intense dans les masses populaires.

Il est curieux de constater que Lénine et Trotsky avaient déclaré, au lendemain du triomphe de la révolution communiste en Russie, que l'Espagne serait, pour le bolchevisme, le second pays à conquérir, parce que, à cause des conditions de la vie sociale, aucun gouvernement à tendances libérales ne serait capable d'y arrêter la révolution. Les chefs de la Russie rouge comprenaient fort bien que, par sa situation géographique, une Espagne communiste enserrerait l'Europe dans un étau dont Moscou commanderait les mâchoires.

C'est pourquoi, depuis 1920, l'Espagne avait été envahie par des agents bolchevistes qui s'infiltraient non seulement dans les masses, mais aussi dans le monde intellectuel, principalement dans les milieux universitaires que leur idéologie libérale poussait à combattre Primo de Rivera, sans se rendre compte que son régime autoritaire était le seul obstacle sérieux à la diffusion du communisme en Espagne. Aussi la propagande rouge eût-elle beau jeu, dès qu'à ce régime fort succédèrent des gouvernements qui n'osaient rien faire pour contrecarrer les progrès des idées les plus subversives. Des cellules communistes furent organisées non seulement parmi les ouvriers, les fonctionnaires, les soldats et les marins, mais même dans les milieux intellectuels, parmi les instituteurs et les étudiants.

Le danger était d'autant plus grand que le parti socialiste espagnol, dirigé par Largo Caballero, l'actuel premier ministre, avait adopté les méthodes de propagande bolcheviste, au point qu'il est actuellement fort difficile d'établir une distinction entre le socialisme et le communisme en Espagne. Toutes les organisations d'extrême-gauche : les socialistes de l'U. G. T. (*Union General de Trabajadores*), les syndicalistes ou anarcho-communistes de la C. N. T. (*Confederacion Nacional de Trabajadores*), les anarchistes de la F. A. I. (*Federacion Anarquista Iberica*) ne forment plus qu'un bloc avec les communistes moscouitaires. S'il y a dans ce bloc de nombreuses et graves fissures, elles sont dues à des questions de personnes et à des questions d'intérêts immédiats et non à des divergences sérieuses de méthode ou de programme. Tous ces organismes poursuivent un but commun, l'établissement en Espagne d'un gouvernement soviétique, sur le plan russe, avec comme conséquence inévitable la destruction radicale de la société.

Comprenant que la religion catholique était le principal obstacle à la propagande communiste dans les masses, les organisateurs du mouvement donnèrent immédiatement à celui-ci un caractère nettement antireligieux. Nonobstant l'enthousiasme imprudent témoigné à l'égard de la république par un grand nombre de membres du clergé, l'Eglise devait être combattue par la propagande acharnée et violente des *Sans-Dieu militants*, s'en prenant à toutes les manifestations de la vie religieuse, y compris les édifices et les objets consacrés au culte, quelque fût l'intérêt artistique et archéologique de ceux-ci. Tous ces précieux souvenirs d'un grand passé étaient condamnés parce qu'ils conservaient, même parmi ceux qui avaient cessé de croire, la tradition de l'esprit chrétien, tout au moins dans ses formes extérieures.

C'est pourquoi, dès le mois qui suivit l'établissement de la république, se manifesta dans toute l'Espagne un vandalisme systématique. Des églises, des couvents, des hôpitaux, des collèges, des merveilles artistiques sans prix furent détruits avec une sauvagerie diabolique. Au cours des cinq années qui précédèrent l'explosion de la guerre civile plus de mille églises furent incendiées

ou saccagées de fond en comble. En dépit des instances les plus pressantes de la part du public, les ministres républicains ne firent rien pour mettre fin à cette orgie de destruction et tolérèrent même que les extrémistes donnassent des ordres à la police et aux pompiers pour empêcher tout secours ou sauvetage. Comme l'a proclamé le vénérable cardinal-primat d'Espagne, la guerre civile prenait ainsi, dès sa genèse même, un caractère de véritable guerre religieuse.

* * *

C'est dans une atmosphère de troubles, d'anarchie et de terreur, que se firent en juin 1931, les élections générales pour les *Cortes constituyentes*. Le gouvernement avait pris la précaution de dissoudre tous les conseils municipaux et de les remplacer arbitrairement par des commissions spéciales entièrement à sa dévotion.

Rien ne montre mieux l'état de contrainte qui présida à ces élections que le fait qu'alors que les monarchistes étaient restés nombreux en Espagne, ils n'eurent qu'un seul élu. Cependant aucun parti n'avait la majorité à la Constituante, ce qui rendit les débats particulièrement confus. Il faut reconnaître cependant que la Constitution qui en sortit, n'était pas dépourvue de mérite et contenait même d'heureuses innovations. Malheureusement, bien qu'elle proclamât, dans ses articles 25 à 44, la liberté de la conscience et de l'individu, la liberté d'opinion, l'exercice libre du culte, etc., etc., toutes ces dispositions furent rendues illusoire par la *Ley de defensa de la Republica*, loi politique de défense du régime, promulguée le 21 octobre 1931, avant même la mise en vigueur de la Constitution. Un article additionnel en faisait même une partie intégrale de celle-ci. Cette loi conférait au ministre de l'Intérieur et aux gouverneurs de province des pouvoirs arbitraires leur permettant d'emprisonner les citoyens, par mesure de police, pour un temps illimité, de suspendre les journaux, de dissoudre les associations et d'interdire les réunions, de contraindre des citoyens à changer de domicile et à résider dans un endroit déterminé, même de les envoyer en exil, etc., etc.

Cette loi de défense républicaine permit de ne pas appliquer les dispositions constitutionnelles et d'abolir les garanties les plus élémentaires du droit et de la liberté des citoyens.

Azaña fut premier ministre et ministre de la Guerre pendant toute la durée des *Cortes constituyentes*, soit de juin 1931 à octobre 1933. Il s'appliqua à épurer l'armée dans le sens républicain, mettant à la retraite d'office ou révoquant un grand nombre d'officiers et les remplaçant par des partisans avérés du nouveau régime. L'ancien corps d'officiers fut ainsi complètement désorganisé et les cellules communistes purent se multiplier parmi la troupe.

Les mêmes méthodes furent employées à l'égard de la *Guardia civil*, une des forces de police les plus solides qu'il y ait en Europe, et l'on créa, à côté d'elle, la *Guardia d'Assalto* (garde d'assaut), troupe de choc, exclusivement recrutée parmi les masses populaires acquises aux vues du gouvernement.

Pour rendre toute résistance impossible, les citoyens appartenant aux classes élevées et moyennes furent obligés de remettre toutes leurs armes aux autorités locales, qui, dans chaque ville ou village, se hâtèrent de les confier aux Maisons du Peuple (*Casas del Pueblo*).

Toutes ces concessions n'empêchèrent pas certains éléments communistes ou syndicalistes de vouloir brûler les étapes et de recourir à la force pour arriver plus vite au pouvoir. Le gouvernement Azaña, peu désireux de partager avec d'autres les avantages du pouvoir, fut parfois obligé de recourir à la force. En diverses circonstances, sa *Guardia d'Assalto* sévit avec une

incroyable brutalité, tant contre les ennemis de droite que de gauche, et à la suite d'un massacre de paysans à Casas Viejas (province de Cadix), le gouvernement Azaña fut renversé.

Le premier ministre qui lui succéda en octobre 1933, Martínez Barrio, bien que jadis l'associé d'Azaña, résumait les deux années écoulées depuis l'établissement de la république par ces mots : *Fango, sangre y lagrimas* (De la boue, du sang, et des larmes) ! Et don José Calvelo Sotelo déclarait aux *Cortes*, en septembre 1933 : « Il ne reste maintenant qu'une armée déprimée, une marine en décadence, une richesse nationale saignée à blanc, une classe ouvrière affamée et épileptique, le sang de plusieurs centaines de victimes, la débauche de quelques projets somptuaires, une justice écartelée, le droit de propriété complètement méconnu » Tel était le bilan du nouveau régime.

* * *

Les *Cortes constituyentes*, qui, leur mission terminée, n'en avaient pas moins continué à légiférer comme s'ils eussent eu le pouvoir législatif ordinaire, furent obligés de suivre Azaña dans sa retraite à la suite de l'indignation provoquée par les massacres de Casa Viejas et, le 13 novembre 1933, on procéda enfin aux élections générales.

Elles furent un éclatant succès pour la droite, dont les principaux groupes étaient constitués par l'*Acción popular* (démocrates chrétiens) de Gil Robles, par les agrariens de Martínez de Velasco, par les royalistes d'Antonio Goicoechea, par les traditionalistes (néo-carlistes) du comte de Rodezno. Les droites ne prirent cependant pas le gouvernement et poussèrent la modération jusqu'à porter au pouvoir un politicien de la vieille école, Lerroux, chef des radicaux (parti équivalant aux vieux doctrinaires de chez nous, bien qu'à tendances républicaines).

Deux des chefs de la droite, Gil Robles et Martínez de Velasco entrèrent toutefois dans la combinaison ministérielle, avec l'espoir de s'entendre avec les républicains et d'empêcher ainsi le pays de glisser de plus en plus vers le communisme et l'anarchie.

L'expérience devait montrer, une fois de plus, combien les modérés se trompent lorsqu'ils se raccrochent à des formes périmées et lorsqu'ils s'imaginent que les violents leur savent gré de leur modération. La bonne volonté des droites ne fut que le signal de nouveaux excès. En octobre 1934 éclata une révolution communiste. Rapidement écrasée à Madrid et dans les principaux centres, elle revêtit un caractère très grave dans les Asturies, spécialement parmi les mineurs de la région d'Oviedo. Des monuments historiques, des trésors d'art, l'Université d'Oviedo et sa précieuse bibliothèque furent dynamités ou devinrent la proie des flammes. Des ingénieurs, des policiers, des bourgeois, des ouvriers, des paysans, des femmes et de nombreux prêtres furent massacrés, souvent avec les atroces raffinements de cruauté qui ont marqué les crimes des rouges au cours de l'actuelle guerre civile. Plus de cinq cents millions de francs furent volés dans les caisses de la Banque d'Espagne.

Par scrupule de modération, la révolte, une fois réprimée, ne fut pas châtiée avec la sévérité qu'elle méritait. Deux comparses furent condamnés à mort, quelques révolutionnaires furent incarcérés pendant quelque temps, mais les véritables chefs du mouvement parvinrent tous à s'échapper.

A tous les points de vue le gouvernement Lerroux se montra faible et hésitant et dut démissionner, plusieurs de ses membres ayant été compromis dans des scandales financiers.

S'il avait été fidèle à la Constitution, le président de la République Alcalá Zamora aurait dû charger Gil Robles, chef du parti le plus nombreux aux *Cortes*, de former le nouveau ministère. Singulière figure que celle d'Alcalá Zamora; se déclarant catho-

lique convaincu et pratiquant, il avait été choisi comme chef du gouvernement lors de la proclamation de la République, puis s'était désisté en faveur d'Azaña, pour protester contre les attaques dont la religion était l'objet. Mais ses scrupules s'étaient calmés lorsqu'on lui avait offert la présidence de la République avec un traitement de 700,000 francs.

M. Pérez de Ayala, jadis ambassadeur de la République espagnole à Londres, burine sous les traits suivants la personnalité du président : « Notre répertoire politique abonde en figures pittoresques et comiques. A commencer par M. Zamora, qui avec son éloquence burlesque et son sourire satisfait rappelle le traditionnel bouffon du théâtre espagnol. » Mais ce personnage grotesque avait une ambition démesurée. L'arrivée au pouvoir de Gil Robles, avec un programme et un parti puissant pour le faire triompher, aurait considérablement réduit l'importance du président. C'est pourquoi celui-ci recourut à un véritable coup d'Etat et, après divers intermédiaires, chargea de former le ministère un des plus hauts gradés de la maçonnerie espagnole, Portela Valladares. Celui-ci n'était chef d'aucun parti et n'était pas même membre des *Cortes*. Aussi, comme la majorité de droite n'aurait pas admis la combinaison de politiciens sans scrupules que Portela Valladares était parvenu à recruter, Alcalá Zamora alla jusqu'au bout et commit une nouvelle illégalité, outrepassant ses prérogatives constitutionnelles, il signa un décret de dissolution et assumait ainsi une effroyable responsabilité.

Pour empêcher les modérés d'appuyer la droite, le président et Portela Valladares imaginèrent de créer un parti du centre, qui jouerait le rôle d'arbitre entre les droites et les gauches. Or les éléments manquaient pour susciter de toute pièce pareil parti; on le tenta cependant, en « faisant » les élections comme elles se « faisaient » avant Primo de Rivera.

* * *

Ces élections eurent lieu le 16 février 1936. Jamais on n'usa de telle pression à l'égard des électeurs; dans beaucoup de circonscriptions les modérés, et spécialement les prêtres, moines et religieuses, menacés de mort, n'osèrent s'approcher des urnes. Après une savante épuration de l'administration, les rares gouverneurs de province qui avaient laissé les élections se faire régulièrement furent révoqués. Dans plusieurs localités le scrutin fut entaché de fraude et de violence, notamment à Valence et à Cuenca, où les urnes furent brisées par les rouges et où les candidats socialistes et communistes furent d'office proclamés élus.

Grâce aux bizarreries de la loi électorale qui découpe les circonscriptions d'une façon tout à fait arbitraire et qui, tout en méconnaissant le système de la représentation proportionnelle, donne cependant une prime aux minorités, le Front populaire (républicains de gauche, socialistes, communistes et anarchistes) conquiert une écrasante majorité aux *Cortes*, bien que le corps électoral se fût, dans son ensemble, proclamé contre lui. En effet, alors que les droites avec 4,570,000 suffrages n'obtenaient que 140 sièges, les gauches en avaient 270 avec 4,356,000 suffrages. Encore faut-il remarquer qu'en Catalogne et dans les pays basques beaucoup de bourgeois et de catholiques avaient, par esprit nationaliste, voté pour les rouges. Quant au fameux Parti du Centre, pour qui avait travaillé toute l'administration, il n'obtenait que 340,000 voix, ce qui lui valait 60 sièges. Pour l'ensemble du pays, le Front populaire avait ainsi 554,000 voix de moins que les droites et le Centre réunis; il ne représentait donc nullement les aspirations politiques du pays.

Avant même que les résultats définitifs de l'élection eussent

été connus, le premier ministre Portela Valladares donnait sa démission. Azaña prit le pouvoir au nom du Front populaire et pour se venger des droites qui lui avaient jadis reproché le massacre de Casas Viejas, il fit voter une amnistie en faveur de tous les révolutionnaires des Asturies, même de ceux qui avaient été condamnés pour crimes et délits de droit commun, et obligea les services publics et privés à reprendre à leur service, avec rappel de salaire, tous les employés et ouvriers congédiés pour avoir pris part à la révolution. Puis, sa vengeance satisfaite, il faisait chasser de la présidence Alcalá Zamora, comme ayant abusé de son pouvoir en ordonnant la dissolution du Parlement précédent, et s'asseyait à sa place dans la prébende dorée du Palais national.

Un sectaire impitoyable, Casares Quiroga, devenait premier ministre et orientait l'Espagne de plus en plus vers la gauche, se faisant ainsi le collaborateur, conscient ou inconscient, des révolutionnaires formés aux méthodes et à la discipline de Moscou et renforcés par de nombreux agents russes et français.

* * *

Le martyr de l'Espagne devenait dès lors de plus en plus cruel. Seul le *Diario de Sesiones*, ou Annales parlementaires, obligé de reproduire les discours courageux des députés de la droite, relatait les attentats de plus en plus nombreux, les grèves révolutionnaires, les destructions d'églises perpétrés par les rouges et sur lesquels la presse, muselée par la censure, devait garder le silence (1). Bien que menacés des pires violences, Gil Robles et surtout Calvo Sotelo, ancien ministre des Finances, remarquable homme d'Etat et réformateur social, ne cessaient de dénoncer ces crimes et attentats qui ne faisaient que croître en nombre et en gravité. Chaque jour, avec un courage admirable, ce grand orateur, bravant les pires menaces, s'appliquait à faire connaître les agissements commis sous le couvert et même au nom du gouvernement, tandis que la moindre tentative de résistance était sauvagement réprimée sous la qualification d'« attentat fasciste ».

C'en était trop! Dès que l'on sut que le courageux leader de la droite avait percé à jour le complot qui devait faire de l'Espagne un Etat soviétique, son sort fut réglé. La concordance entre toutes les explosions locales et la similitude des méthodes employées partout ne laissait aucun doute sur l'existence d'un plan soigneusement préparé d'avance. L'insurrection communiste aurait dû éclater à une date fixée entre le 3 mai et le 19 juillet, mais, pour des raisons qu'on ignore, fut ajournée au 29 ou au 30 juillet. Ce répit donna à Calvo Sotelo l'occasion de dénoncer le péril. Le 8 juillet il fit aux *Cortes* un admirable discours, au cours duquel il déclara qu'il méprisait toutes les menaces, car il ne craignait pas la mort. « Les assassins pourront faire périr mon corps, mais mon âme continuera à vivre et à travailler pour l'Espagne »

(1) Voici la liste des attentats perpétrés du 16 février au 15 juin 1936, antérieurement aux débuts de la guerre civile :

Eglises complètement détruites	160
Attaques contre des églises et chapelles, incendies et destructions partielles	251
Assassinats	269
Blessures de diverse gravité	1,287
Tentatives d'attentats contre des personnes	215
Vols à main armée	138
Tentatives de vols à main armée	23
Destruction de locaux politiques et de propriétés privées	69
Attaques contre des locaux politiques et des propriétés privées	312
Grèves générales	113
Grèves partielles	228
Destruction complète de bureaux de journaux	19
Attaques et tentatives de destruction de bureaux de journaux	33
Explosions de bombes	146
Bombes trouvées non explosées	78
Violation de clôtures	7

et il terminait en répétant trois fois la parole divine : « *Non pre-
valebunt* »!

Cinq jours plus tard, le 13 juillet, à 3 heures du matin, une section des gardes d'assaut, spécialement chargée de ce genre d'exécution (c'est la même qui allait plus tard assassiner notre diplomate le baron de Borchgrave), se présentait, en uniforme, au domicile de Calvo Sotelo, forçait sa porte, l'entraînait dans un cimetière, l'exécutait avec une froide cruauté et abandonnait son cadavre devant la grille.

Le prétexte donné à cette exécution était que, quelques jours plus tôt, un officier de police communiste avait été tué par un inconnu.

* * *

L'assassinat de Calvo Sotelo obligea la droite à sortir de l'opposition parlementaire où elle s'était scrupuleusement confinée jusque-là. On découvrit les ordres secrets émanés des autorités communistes en vue de la formation d'un soviet national. Ils donnaient des détails précis sur le programme à réaliser : après la fermeture de toutes les frontières et de tous les ports, on procéderait à « l'exécution de toutes les personnes figurant sur les listes noires » et à l'« élimination » de tout civil ou militaire capable de jouer un rôle quelconque dans la contre-révolution. Dès lors, les patriotes espagnols devaient lutter pour leur propre existence, comme pour celle de leur pays. *Salus patriae suprema lex*. Le mouvement national groupa immédiatement autour du général Franco des gens de toutes les opinions, de toutes les classes sociales, de toutes les professions, et il n'est pas douteux que, sans l'intervention des forces communistes étrangères, ce qui provoqua d'autres interventions dans le sens opposé, la guerre aurait déjà pris fin.

Il est superflu de tirer les conclusions de cet exposé. Les faits sont suffisamment éloquents par eux-mêmes pour établir les responsabilités. Le gouvernement républicain, en violant ouvertement toutes les lois divines et humaines, a failli à la mission essentielle de l'Etat qui est d'assurer la protection à tous les citoyens. En tolérant les plus abominables attentats contre les personnes, contre la religion, contre la propriété, et en encourageant la révolution communiste par de coupables complaisances, sinon par une complicité directe, il a mis tous les torts de son côté et a délié les Espagnols des liens d'obéissance que tout bon citoyen doit à l'autorité légitime, d'autant plus que ce gouvernement, issu d'élections entachées de violence et de fraude et bénéficiant d'une majorité parlementaire nullement représentative de la volonté du corps électoral, ne peut que difficilement être considéré comme un gouvernement légitime.

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

*Problèmes actuels***Lettre d'Amérique**

En revenant aux Etats-Unis après deux ans, j'y trouve ce que tout Européen connaissant quelque peu l'Amérique s'attend à y retrouver : « La même chose qu'avant, seulement encore plus pareille. »

Les forces qui écartent les Etats-Unis de l'Europe ne cessent pas d'agir, et quelque bref que soit l'intervalle entre deux observations, l'accroissement de l'abîme est visible. La préoccupation des Américains pour leurs affaires intérieures s'est légèrement accrue, l'indifférence des Américains pour les affaires d'Europe est légèrement plus marquée. Les nouvelles d'Europe sont ici plus nombreuses et plus détaillées que je les y ai jamais connues; pourtant la déformation inévitable due à l'influence de la langue anglaise comme moyen de transmission des informations européennes est plus prononcée encore.

Remarquons d'abord, au sujet de l'Espagne, que l'opinion américaine est fortement touchée par la propagande anti-nationaliste. La chose vaut d'être notée avec soin. La tradition politique et sociale des Etats-Unis devrait être naturellement opposée aux trois minorités qui contrôlent, associées, le camp gauche, dit « gouvernemental », dans la guerre civile espagnole. Ces trois minorités sont les anarchistes, les syndicalistes et les communistes. Aucune des trois n'est sympathique à l'esprit américain. Les anarchistes, qui forment de loin la plus importante de ces trois minorités, répugnent particulièrement au tempérament américain qui les tient pour déraisonnables et purement destructeurs — ce en quoi il ne se trompe certainement pas de beaucoup. Les syndicalistes trouveraient ici, aux Etats-Unis, plus de sympathie si on se rendait mieux compte vers quel système corporatif tend le mouvement, car l'idée de *Trade-Unions* autonomes a récemment fait son chemin en Amérique. Mais du mouvement syndicaliste espagnol on ne sait presque rien — pas un Américain sur cent qui parlent de l'Espagne n'y fait allusion. L'élément communiste est mieux compris, car le communisme dispose d'une organisation internationale et aux Etats-Unis tout autant qu'en Europe le communisme éveille la sympathie chez un certain type de ce que les Français qualifient dédaigneusement « d'intellectuels ». De plus, la théorie communiste est simple, aisément comprise, même par les gens qui ne lui accordent pas la moindre sympathie. Enfin, le milieu dans lequel travaille le communisme est le milieu juif international, très puissant en Amérique, comme dans toutes les sociétés contemporaines.

A la vérité, les trois partis de gauche en Espagne font un seul tout aux yeux des Américains. Ici, on se représente la guerre civile espagnole comme une lutte entre l'esprit « démocratique » d'une part et l'esprit dit « fasciste » d'autre part. Or, la force du mot « démocratie » est assez puissante pour incliner l'opinion américaine en faveur de Barcelone et contre Burgos.

Il est difficile de préciser jusqu'où est allée cette sympathie pour la gauche espagnole, mais certainement moins loin que dans n'importe quelle nation d'Europe. D'ailleurs l'intérêt porté à la tragédie espagnole n'est pas très répandue. On ne se rend même pas compte de ce qui pour nous, Européens, est le grand danger — le fait que l'Espagne est devenue comme le banc d'épreuve de la Révolution européenne en général et qu'en conséquence l'Espagne pourrait mettre le feu à toute l'Europe. En réalité,

on ne considère pas qu'une catastrophe européenne, quelle qu'elle soit, puisse être d'une importance immédiate pour l'Amérique. Le feu ne traverserait pas l'Atlantique.

L'autre grosse nouvelle d'Europe est donnée ici presque sans commentaire; je veux parler du nouveau et effrayant programme d'endettement de l'Angleterre. Nous avons ici un bel exemple de l'influence de la langue anglaise comme moyen d'information. Parce que la presse anglaise a boycotté toute critique sérieuse de cette chose énorme, la presse ici, aux Etats-Unis, reste ignorante de son énormité et de son origine. Personne ne souligne que le réarmement de Berlin est le fruit de la politique anglaise. Au seul titre informatif, le projet d'ajouter 400 millions de livres sterling (quelque chose comme 60 milliards de francs belges) au poids déjà intolérable de la dette anglaise, est bien la plus importante « information » que nous ayons eue depuis l'Armistice — et pourtant elle n'arrive à la presse américaine que comme une nouvelle quelconque parmi une douzaine d'autres. Tel dîner sur la Riviera paraît plus considérable que cette nouvelle tentative — sans doute la dernière — du Crédit bancaire de décider des problèmes militaires de l'Europe. La tentative échouera, mais personne, ici, en Amérique, ne prévoit l'échec ou n'envisage ses conséquences.

* * *

Quant aux problèmes de politique intérieure américaine, l'atmosphère est tout à fait différente. Ils sont discutés en détail et avec une clarté d'exposition qu'un Anglais ne peut qu'envier sans espoir, quand il pense à la façon dont la presse anglaise boycotte toute discussion publique. Aux Etats-Unis, l'opinion publique s'intéresse réellement et beaucoup à la politique intérieure et particulièrement, en ce moment, au projet de réforme de la Cour Suprême.

On sait que les Etats-Unis connaissent le gouvernement monarchique le plus puissant du monde. L'exécutif y est une monarchie élue disposant de facilités pour l'action immédiate et générale plus grandes que n'en rêvent jamais toutes les monarchies héréditaires du vieux monde. Mais cette monarchie n'est pas absolue. Les fondateurs de l'Amérique détestaient l'absolutisme, et le principal contrepoids à cette monarchie qui, malgré eux, est sorti de leur œuvre, est la Cour Suprême. Quand cette Cour Suprême décrète que telle mesure est inconstitutionnelle, même si cette mesure vient en ligne droite du monarque siégeant à la Maison Blanche à Washington, elle est frappée à mort. Elle cesse d'exister. Certains remèdes proposés pour combattre les grands maux résultés de l'actuelle crise économique ayant été déclarés inconstitutionnels par la Cour Suprême, le monarque fut impuissant à les appliquer.

Bafoué de la sorte, le Président attaqua l'obstacle, non pas de face, mais de flanc. Il ne proposa pas d'amender la Constitution en changeant les pouvoirs de la Cour Suprême; il proposa de donner au Président le droit d'augmenter le nombre des membres de la Cour — il pourrait alors nommer de nouveaux juges qui exécuteraient ses volontés. Il essaya de sauver les apparences. Il ne proposa pas simplement une augmentation du nombre des juges, non, il fut question de remplacer des hommes qui avaient passé l'âge, de créer de nouveaux juges parce que la Cour Suprême ne parvenait plus à liquider toute la besogne, etc. Mais tout le monde comprit que ce n'étaient là que des prétextes et que le problème essentiel pouvait se formuler ainsi : « L'exécutif pourra-t-il désormais influencer par des nominations nouvelles le caractère de la Cour Suprême ? »

La bataille est à peine engagée et pendant quelque temps il ne sera pas possible d'en prédire le sort. D'un côté la Cour Suprême est le lest immémorial de la République. Y toucher équivaut

à toucher au centre vital de l'organisme humain : une opération qui compromet le cœur. D'autre part, le relèvement, pour partiel qu'il soit, que le pays connaît depuis deux ans donne à la plupart des gens la conviction que d'autres réformes économiques profondes sont nécessaires pour rétablir la sécurité sociale du pays.

Si la monarchie américaine, qui dispose déjà d'une puissance énorme, est libérée de son dernier frein, que restera-t-il en fait de certitude politique? Et sans pleins pouvoirs donnés à cet exécutif, comment assurer la paix sociale demain? Voilà le dilemme.

Et il ne s'agit pas ici, aux Etats-Unis, comme en Europe, d'un problème à liquider uniquement entre des maîtres capitalistes et leur prolétariat industriel. A côté de ce problème-là (qui a naturellement ici aussi une grande importance) il y a celui de l'agriculture. Il n'y a pas bien longtemps, la population agricole formait encore la grande majorité de la nation américaine et ses traditions donnent toujours le ton aux Etats-Unis. Cette population-là est, en bonne partie composée de propriétaires, mais de propriétaires endettés et appauvris. Soulagés, certes, mais insuffisamment par la dévaluation du dollar. A côté des propriétaires il y a beaucoup, énormément même, de fermiers qui cultivent la terre sans la posséder.

Les grandes réformes proposées portent donc non seulement sur des réformes sociales « serviles » communes à toutes les sociétés capitalistes urbaines — sociétés dont la Grande-Bretagne est la plus caractéristique — mais aussi sur le rétablissement de la propriété agricole libre pour les masses américaines vivant en dehors des districts industriels. On voit tout l'intérêt de ce double programme.

HILAIRE BELLOC.

Géométrie du monde⁽¹⁾

Amérique Centrale

Nous avons repris l'avion pour nous diriger à travers l'Amérique Centrale, vers le canal de Panama.

Guatemala... Honduras... San Salvador... Nicaragua... noms de pays chéris des philatélistes débutants d'avant-guerre, approvisionnés par ces émissions allemandes de Seebeck de Hambourg, ne franchissant jamais l'Atlantique et qui venaient encombrer avec un pouvoir provisionnel d'illusions les pages de l'album...

Dans ces républiques survivent des tribus indiennes chargées de mysticismes et de coutumes païennes intactes; le capital yankee y développe des exploitations fruitières et la culture du café; les régimes politiques manquent de stabilité; dans le Honduras, les juges à la Cour de cassation sont élus au suffrage universel et ne doivent pas être docteurs en droit.

Je me souviens plus particulièrement de l'escale de Guatemala, capitale du pays dont l'emblème national est un oiseau à gorge carminée, à très longue queue verte, que vénéraient les Incas : le quetzal. Dans Guatemala, les neuf dixièmes des immeubles, en architecture des tropiques, légère et aérée, renoncent à lutter contre les tremblements de terre, ils se contentent de soutenir le combat contre les moustiques. Les Guatémaltèques sont fiers d'une sorte de réduction de la tour Eiffel, arc de triomphe à

l'entrée de la ville, et preuve du renom à longue portée de Paris, symbolisé aussi par les enseignes des modistes et des parfumeurs. Des soldats vêtus de kaki, mais nu-pieds, sous les bandes molletières, accompagnaient de singuliers petits canons, tirés par des ânes de la Corse. Au combat de coq, ce parent pauvre de la corrida, on masse les pattes du champion avec du rhum Negrita, comme à Roubaix, Java ou La Martinique. J'ai assisté également au concert de marimba, xylophone du tonnerre, prétexte à des mélodies populaires sauvages et drues.

A la sortie de la grand'messe, les jeunes filles sous la mantille stricte de dentelle noire, passaient entre une double haie de jeunes gens, qui leur adressaient des compliments, sans signification ni engagements, mais d'adorable littérature, et recevaient en retour, petits jeux d'éventail, œillades et sourires; les duègnes venaient ensuite précédant les négresses à madras de toutes couleurs portant sur la tête le coussin carré, destiné à s'agenouiller.

J'ai vu à Guatemala, claquer au vent, au mât de l'aérodrome, un drapeau blanc et bleu, tandis que se gonflait ce cône de toile qui évoque les masques des coiffures du XVIII^e siècle ou les chapeaux des astrologues. L'avion nous avait devancé et le volcan de Atitlan, fond du décor, en ce soleil levant, incendié d'un incendie personnel, fantasmagorique et inoffensif attendait un aquarelliste japonais.

D'autres volcans, crachant des pierres ponceuses et dégageant des paquets de nuages soufrés, nous offrirent leur activité en spectacle, par la suite, attraction de ce survol de l'Amérique Centrale, redoutable au demeurant, par la présence de « cheminées » de « courants d'air à densité variable » au point que les passagers ligottés sur leur siège oublient d'être malades, décomptent les secondes sur leur chronomètre, que gémissent et crient les passagères et que le *steward*, à quatre pattes essaie de ramasser les bagages qui tombent et retombent. Escamoté du coup, le film documentaire déroulé sous la carlingue. Ces lacs du Nicaragua aux teintes d'acier ou d'améthyste, si différents, avec leur ceinture de volcans actifs, de leurs cousins d'Italie du Nord; les forêts vierges de Costa Rica ou de Panama, inextricables dont on soupçonne les bas-fonds marécageux, les miasmes du paludisme, où un atterrissage forcé supposerait Dieu sait quel isolement, les côtes du Pacifique et l'ourlet mobile des vagues finissantes.

Aux escales, les défaillances s'abolissent : à Tegucigalpa, un homme politique descend, attendu par l'exubérance de ses compatriotes, des jeunes femmes en robe de soie, la musique de l'infanterie de marine, en costume de tennis. L'homme d'Etat retrouve son aplomb, il accueille ces témoignages en embrassant le pilote, le chef de musique, le commandant d'infanterie de marine, la fillette qui lui présente des orchidées, tout le monde enfin. Et d'ailleurs les membres de sa famille commencent à s'embrasser gravement entre eux et nous nous demandons vraiment pourquoi nous ne nous embrasserions pas non plus!

Ultime étape! Depuis plus d'une demi-heure, entre San José de Panama, et le Canal, l'avion lutte et les trous d'air, de cent à deux cents mètres de profondeur, vous aplatissent avec un bruit de bombe et la sensation que le pilote n'arrivera jamais à éviter le flanc de la colline et ses rochers pointus. Le cauchemar prend fin lorsque l'avion arrive en vue du canal de Panama et c'est un instant inoubliable qui coïncide avec le retour à la stabilité. Simultanément apparaissent l'océan Atlantique, l'océan Pacifique et le ruban du canal, coupant l'isthme, en une aire panoramique dont aucune description ne rendra jamais le relief, ni l'espèce de respect, brusquement ressenti envers la Géographie, et aussi envers ces ingénieurs, ces géomètres, ces architectes et ces médecins américains qui ont creusé le sillon du canal

(1) Voir la Revue du 5 mars.

et bouleversé à jamais les horaires des compagnies de navigation.

Maintenant l'avion décrit ses cercles de descente et vous admirez les plages de Panama, la vieille ville espagnole aux ruelles sans géométrie rectiligne et puis Ancon et Balboa, les cités américaines, étincelantes dans leur oasis de palmeraies et leurs jardins de bougainvilliers violets. Maintenant se dessinent même les automobiles rangées en oblique autour des terrains de sports sur lesquels courent des confettis, les athlètes... Voici les bateaux à l'ancrage, les destroyers de la marine, le navire porte-avions et sa vitrine de jouets argentés, les docks flottants. C'est alors que nous avons cherché dans les eaux du port, la maquette du navire qui nous attendait, cette *Stella Polaris*, blanche et gracieuse, que nous aimons comme on peut aimer un être affectueux, et sensible; elle stationne, ponctuelle pour notre ponctualité! Dieu aidant, le départ de cette nuit, à son bord, devient immanquable. A deux ans d'intervalle, jour pour jour, elle s'enfoncera dans les eaux phosphorescentes du Pacifique, vers les îles des mers du Sud.

Aucun moment ne laissant jamais soupeser sa propre richesse, nous ne sommes plus identiques à ce que nous étions fin janvier 1934. Pour restituer l'ambiance de ce bateau et le climat de son séjour, l'orchestre, à notre demande, joue cet air *Good night Vienna*, aux accents duquel nous avons pleuré en quittant Tahiti. La nuit est venue... le vaisseau va lever ses ancres...

« Minute que ma mémoire est impuissante à embellir, parce que sa beauté se suffisait à elle-même : ce voyage aux îles polynésiennes cristallisait le patrimoine des rêves les plus ardents de mon adolescence et il commençait, il commençait vraiment puisqu'à ras de l'horizon, nette comme une dague aux extrémités serties de diamants, pointait la Croix du Sud! »

J'ai revu l'île des Cocos, l'île au Trésor, et une nouvelle équipe de chercheurs au service de l'illusion et de l'aventure; j'ai revu l'archipel des Galapagos, sur lequel a soufflé la tempête d'un drame, la baronne Héloïse Wagner von Wehrbohm, avait bien disparu, l'île Floréana était déserte : sur une plaque de tôle on lisait l'inscription dérisoire *hacienda paradise* ou « ferme du paradis »...

J'ai revu les nuits de Pacifique, profondes et illuminées d'étoiles, ou bien argentées dans la phosphorescence du clair de lune; j'ai revu les poissons volants et les oiseaux frégates, accompagnateurs fidèles et sans discrétion. J'ai revu, sans désappointement, mais avec une fièvre accrue par l'expérience, les îles Marquises, les falaises couvertes de palmiers et la bordure écarlate des flamboyants; le Père Siméon Delmas m'a reconnu et les chères religieuses d'Atuona après lui; je me suis de nouveau incliné sur la tombe de Gauguin et le sortilège des îles Marquises m'a repris. Et puis j'ai revu Tahiti, je l'ai mieux connue infiniment, par un séjour durant lequel, en vivant dans un bungalow, au bord de l'Océan, de nouvelles sources de nostalgie du Pacifique ont jailli, auxquelles j'irai m'abreuver de nouveau, plaise à Dieu, un jour...

J'ai noué de singulières connaissances au hasard de cette vie dans Tahiti : je songe ici à mes amis le jeune ménage allemand, cet avocat de Francfort exilé qui, avec son épouse, doctoresse en médecine, reprend pour son compte, la tentative désespérée des peintres ambitieux rendre l'atmosphère, la couleur, la beauté des îles des mers du Sud. Je revois la pension de famille de notre autre ami Rivnac où vivaient, pêle-mêle, le patron, ancien ingénieur, colonel de l'armée austro-hongroise; ses associés, un général russe et son fils; un cuisinier nègre de Mozambique portugais, échappé d'un cargo; les servantes tahitiennes, de race pure, et notre petit domestique, mi-chinois, mi-tahitien, Porro, qui nous apportait les fleurs de la montagne et les oranges

parfumées, cueillies de sa main, chaque matin et qui nous conduisit au départ du paquebot, comme aux obsèques de son affection...

Nous avons quitté Tahiti pour descendre au Sud, vers la Nouvelle-Zélande.

Antipodes. — Nouvelle Zélande

Vers 1350, en Europe, c'est Jacques Van Artevelde, la guerre de cent ans, qui s'ouvre, et Jean Van Eyck, écolier... A cette époque, sur des canots pontés pouvant porter de deux à trois cents personnes, de Tahiti, des Polynésiens, sous la conduite du chef Uenuku, partirent pour une longue navigation. Leurs vaisseaux n'étaient baptisés ni au nom d'une province, ni à celui d'un amiral vainqueur, mais l'un s'appelait : *Tokomaru*, l'ombre du Sud. Comme les Rois Mages, guidés par les étoiles après une traversée de 4,000 kilomètres, ils parvinrent en vue d'une terre montagneuse, aux sommets coiffés de neige étincelante, et ils baptisèrent leur découverte : « le long nuage blanc », appellation plus judicieuse que celle sous laquelle nous la connaissons maintenant et qui rend hommage au pays natal d'un navigateur hollandais, Abel Tasman.

Double terre de la Nouvelle Zélande, aux antipodes de l'Europe méridionale! Si le géomètre arpenteur qui délimite les propriétés foncières du comté d'Otago, dans l'île du Sud, perceait le sol sur lequel il marche, et, réalisant le miracle de Jules Verne, suivait l'axe intérieur du globe terrestre, il aboutirait dans les caves d'une maison bordelaise, correspondance admirable pour les « Châteaux Yquem 1921 » et les « Moutons Rothschild » transportés précautionneusement au *Grand Hôtel de Dunedin*, dans l'île du Sud, à l'usage des acheteurs de laine aux époques des marchés annuels.

Nouvelle Zélande, pays des Antipodes, c'est-à-dire, des saisons inversées qui déclenchent les grandes vacances au Nouvel An et dénaturent *Christmas*, auquel manque la buée sur les vitres, et, au dehors, la neige et, à travers ses flocons, le traineau aérien du Père Noël emmené par les rennes d'une Laponie poétique.

Nouvelle Zélande, à quatre semaines de distance de l'Europe, par voie normale, et ceci permet d'en mesurer tout l'éloignement et sauvegarde d'ailleurs jusqu'à présent le caractère touristique du pays, par la grâce combinée de ses paysages et de son climat : montagnes et glaciers, plus impressionnants qu'en Suisse, fjörds plus indentés qu'en Norvège, territoires volcaniques et végétations tropicales de l'île du Nord. Ce sens de la grandeur néo-zélandaise procède du silence qui frappe d'éternité, ses étendues dont la fertilité pourrait nourrir, à l'échelle de superficie de la Grande-Bretagne, quelques quarante-cinq millions d'habitants au lieu de leurs douze cent mille citoyens.

Dans l'île du Sud, vous vérifiez la réalité de l'industrie lainière et je souhaite à quelque Verviétois de croiser, là-bas, un troupeau de vingt-trois mille mérinos, encadrés de bergers à cheval ou en Chevrolet, gentleman d'origine écossaise, un peu puritains, hospitaliers, qui vivent isolés dans des *ranchs*, auxquels, quotidiennement, le service d'autobus rural apporte les journaux, livres et magazines, lancés par le chauffeur à la volée sur la route, et que la servante viendra chercher, au terme d'une heure de marche. Régions admirables de lacs, de forêts emplies de fougères arborescentes, où circulent des oiseaux préhistoriques, vêtus de fourrures au lieu de plumes, perroquets carnivores ou rossignols « tui » dont le cri ressemble au « troisième top » de nos horloges parlantes, régions de sports d'hiver, de pêche au saumon importé, de chasse à l'élan... de silence surtout.

Un détroit sépare les deux îles portant le nom de l'illustre découvreur James Cook. Ici apparut, vers 1880, Pelorus Jack,

un petit dauphin blanc, dont l'existence historiquement vérifiable détermina un arrêté-loi de protection individuelle et qui, à l'entrée du chenal du Pelorus Sound, prenait la tête de chaque bateau, comme pour le piloter, abandonnant son office une fois le navire sorti de la passe et de ses dangers!

Ce mammifère marin, aussi précieux que la petite sirène des contes d'Andersen, les enfants de la Nouvelle Zélande en parlaient avec vénération, et Katherine Mansfield a conté le désespoir qui l'étreignit lorsqu'allant passer des vacances dans cette région, elle manqua l'apparition de Pelorus Jack et de sa silhouette fuselée et laiteuse, guide bienveillant auquel les marins adressaient des prières et que des capitaines photographièrent afin de vaincre l'incrédulité des générations futures, le jour, où, selon les lois naturelles, et avec sans doute la collaboration d'un requin, Pelorus Jack disparut à jamais dans les eaux vertes du *Pelorus Sound*.

C'est un autre pèlerinage qui m'attirait en Nouvelle Zélande, à Wellington sa capitale, ville natale de l'écrivain anglaise, Katherine Beauchamp. Après avoir lutté contre l'incompréhension de sa famille, contre la misère matérielle, contre l'adversité sentimentale, et puis plus spécialement, contre le déclin de sa santé, — elle s'était retirée à Fontainebleau, dans une espèce de phalanstère tenu par un prophète idéaliste russe, dont les défis à l'expérience médicale courante, conduisirent en trois mois Katherine Mansfield, au petit cimetière du plateau d'Avon où des inconnus viennent parfois fleurir une dalle nue, dans un décor apaisé à la lisière des chênes et des hêtres séculaires.

Mais à la sensibilité de Katherine Mansfield, même au delà de la vie, tout était permis.

J'ai parcouru les routes de son enfance, j'ai vu la maison natale de *Tinakori road*, celle de Karori et l'école primaire, dans les pins parasols, et *Fitzherbert terrace*, et le jardin du *Gardénia blanc*; j'ai humé l'air tonique de Wellington, essuyé les embruns qui balayaient sa rade; j'ai parlé à d'anciennes compagnes de classe, osant reconnaître que Katherine leur a laissé des impressions déconcertantes, alors que, toute seule et sans autres confidentes que les pages d'un journal secret, elle s'est cherchée elle-même, et comme toujours ne s'est trouvée qu'au travers de la douleur.

Katherine Mansfield, petite-fille à la frange de cheveux, aux lunettes studieuses, dont les compositions de style épouvantaient ses institutrices, et qui habitait déjà l'univers d'extraordinaire résonance qu'elle voulut transposer dans sa vie quotidienne et qui la déchira si souvent et qu'elle nous propose en partage dans ses lettres, son journal et quelques nouvelles. Jeune femme promise trop tôt aux destins de l'éternité, la très chère et très sensible Katherine Mansfield.

De Wellington, nous sommes remontés vers la région des volcans de Rotorua où une odeur de soufre vous saisit à la gorge, comme ces relents de pétrole de Curaçao ou l'émanation de l'asphalte surchauffée à Paris, l'été. Paysage fait de surprise et d'inquiétude par l'apparition des geysers, des petits entonnoirs de boue animés de mouvements suspects et de bruits de soupapes et qui permettent le soir, à l'hôtel, de contrôler plus exactement qu'à Trianon, sous Louis XVI, l'expression : danser sur un volcan.

Etangs de couleurs contrastées, eaux chaudes dans les sites de grandiose architecture naturelle, hasards du terrain de golf constitués par des flaques couvertes de bulles bouillantes et qui sont les pièges où Satan s'approvisionne en balles de golf!

Réfléchissez à la délicatesse de votre mission, là-bas, messieurs, les géomètres, contrariée par des accidents de terrain, des vrais, et d'impossibles lésions des sept douzièmes.

C'est ici que s'étudient le mieux les Maoris, indigènes polynésiens de la Nouvelle-Zélande; après une période d'abatardissement et de réelle déchéance physique et morale, leur relèvement,

par le jeu d'institutions raisonnables et la renaissance de leurs arts nationaux, honore la sagesse du gouvernement de la Nouvelle-Zélande, conjuguée à l'œuvre des missionnaires revenus à une conception plus pragmatique de leur tâche. Un des villages maoris, Whakarewarewa, au centre de la région thermale de Rotorua, emprunte sans doute quelques allures d'exposition universelle, mais on assiste toujours avec plaisir à la cuisson des œufs dans les cuvettes naturelles d'eau bouillante et on comprend l'absence des installateurs de chauffage central, voués à la faillite.

Notre visite chez les Maoris de Whakarewarewa procédait du souci d'y trouver l'interprète d'un disque de phonographe que j'avais isolé, voici une dizaine d'années. La Providence m'a permis de voir Anna Hato, dont je ne connaissais que la voix mécanisée, mais qui fut bien telle que mon imagination l'avait conçue : polynésienne aux cheveux noirs, épars sur les épaules, avec la douceur, le sourire et la gentillesse de sa race, elle correspondait à mon attente et quand elle a chanté les « iménés » d'adieu comme à Tahiti, et puis la berceuse du disque *Hine e Hine*, « mon enfant, mon tout petit enfant »..., elle a annihilé jusqu'au souvenir de cette musique automatique, sans laquelle cependant je n'aurais jamais peut-être voulu, à ce point, visiter l'île du Nord de la Nouvelle Zélande.

Le passionnant spectacle folklorique de récitations, de pantomimes, de jeux d'adresse, de chants et de danses auquel elle participait, dans une sorte de salle de patronage, était commenté par une autre Maorie, mince, très pure de type, élégante dans le manteau en plumes de perroquet, Rangui, curieuse femme-bourgmestre du village, qui perpétue ainsi la tradition des reines de l'Océanie. Rangui, licenciée en sciences historiques, connaissant les subtilités de la langue shakespearienne, barnum des Maoris de Rotorua, diseuse de sorts et conseillère pour les cas matrimoniaux délicats, devait demeurer dans nos mémoires une image d'autant plus impressionnante qu'elle ajoutait à ses talents multiples, ceux de dessinateur et d'architecte pour les cases indigènes et qu'elle donnait trois fois la semaine, audience de justice de paix...

Antipodes. — Australie

Nous avons délaissé la Nouvelle-Zélande pour l'Australie, seconde terre des Antipodes, que l'on atteint par la mer de Tasmanie, surnoise et fertile en tempêtes.

Au titre de la consolation, nous pouvions toujours nous intéresser à nos compagnons de traversées, les passagers du *S. S. Monowai*, nouvelle arche de Noë, puisqu'elle emportait un cirque et sa ménagerie, admirable réunion des fables de La Fontaine, dominée par un soviet de onze éléphants au pied marin, sauf les deux benjamins, des pygmées du Congo belge, autour desquels on s'affairait, car ils étaient couchés dans le foin, avec la mâture pour témoins...

Un ensemble de tigres, lions, jaguars et autres panthères noires entama aux premiers symptômes du roulis une sorte de causerie entre sourds que l'on essaya vainement d'étouffer par l'emploi de hauts parleurs qui transmettaient sans relâche *Sambre et Meuse*. Les acrobates, dès la première embellie, s'adonnaient au trapèze libre dans les cordages, et j'ai surpris sur la plage arrière déserte, un fox savant, qui, strictement seul, répétait ses sauts périlleux, pour tromper la faim, j'imagine.

Un couple de nains chinois, participaient à l'entreprise; ils avaient beaucoup voyagé, mais une amnésie les privaient, hélas, d'enrichissement cérébral; ils montraient seulement une photographie d'un dîner chez Citroën à Paris, où ils avaient été invités en compagnie de Miss Violeta, la célèbre femme tronc de Lubeck. La présence de ce ménage de gnomes, celle, dans les cales, d'une

R. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

9. Rue Morétus
BRUXELLES
Téléphone: 21.5783



PROTECTION
ET
DÉCORATION
DU
CHAUFFAGE

DEMANDEZ
DOCUMENTATION



TABLETTES DE RADIATEURS
CACHE-RADIATEURS
FERRONNERIE D'ART

Toutes les Applications de la Tôlerie

70 A l'occasion du
MILLIONIÈME PAQUET

Côte d'Or

les Usines Alimentaires éditent
une magnifique collection de
Photos-chromos, série "Reine Astrid",
en 24 sujets différents. Supplé-
mentairement au carton-prime
habituel, chaque Paquet
"Côte d'Or", contiendra
un exemplaire de
ces superbes
Photos-
Chromos



cinquantaine de chevaux russes, des Orlov, pies gris ou pomelés, et aussi d'un orang-outang de Bornéo, prolongeait ou préfigurait l'exotisme pour les voyageurs.

Un matin, après soixante-douze heures de navigation, les côtes de l'Australie se sont précisées, et nous avons franchi, entre deux pans de falaises abruptes, le goulet de cette baie de Sydney, que seule peut contrebattre en splendeur équilibrée la baie de Rio de Janeiro. Baie de Sydney, choisie soigneusement par un navigateur anglais. Baie de Sydney, embrassée d'un seul regard au sommet des collines qui la cernent. Baie de Sydney, la nuit, lorsque par milliers les feux verts, rouges, blancs, immobiles, attestent le respect des codes maritimes, et les dividendes des compagnies d'assurances. Baie de Sydney le samedi après-midi, lorsque les yoles à voile blanche, par centaines, regagnent les havres des clubs nautiques, et sont accompagnés par les vols des mouettes...

* * *

Vous êtes en Australie. Rien, au débarcadère n'indique le caractère de cette partie du monde que les programmes scolaires négligent parce que c'est la cinquième, qu'elle est située trop loin, et qu'à tout prendre il supporte, ce continent, moins d'enseignements que l'Amérique ou l'Asie. Il s'en dégage cependant un sentiment de l'ordre associé à la hardiesse des réformes sociales. En légiférant sur la table rase, les Australiens se permirent des innovations que des économies plus complexes et encombrées de situations acquises n'auraient pas supportées sans catastrophes.

Les difficultés financières publiques, qui sanctionnent automatiquement les régimes d'audace, ne privent pas l'Australie d'une sensation de richesse à l'étiage de celle de la Nouvelle-Zélande, sa sœur : aisance de famille à enfant unique, pas de paupérisme à strictement parler, mais si quatre cents millions d'êtres de pigment jaune, brun ou noir grouillaient dans les vallées aurifères, dans les plaines d'élevage à moutons ou de culture des céréales, alors seulement se justifierait cette capitale de fonctionnaires et de diplomates, construite dans le néant, à mi-chemin exactement entre Melbourne et Sydney, sentence de Salomon...

La population de l'Australie, anglo-saxonne 100 %, dépasse à peine celle de la Belgique et ne se modifiera plus profondément, sauf par le jeu d'une invasion asiatique ou celui d'une guerre mondiale. Dans l'intervalle, ce continent demeurera désertique, même en des régions de fertilité et de climatologie « optima ». Il n'est pas encore complètement exploré : son désert central, plus aride et plus traître que le Sahara jalonné de bidons vides, se trouve encore aux mains des arpenteurs, des géologues et des ethnographes qui en poursuivent la triangulation, la prospection et l'étude anthropomorphique. Pour y parvenir, ils doivent d'abord traverser ces forêts d'eucalyptus, de gommiers et de pins, dans une solitude et une mélancolie de romantisme, auxquelles contribuent ces troncs desquamés, recouverts de morceaux de nids de guêpes, ces feuillages d'un vert bleuté qui commencent seulement à trente mètres du sol et laissent filtrer une lumière d'aquarium, tandis que vous avancez sur le feutre insonore de la mousse et des aiguilles de conifères.

Puis ce sont les plaines, le *bush* où l'on chasse l'emblème national, ce quadrupède à tremplin, le kangourou. Enfin, aux confins du désert, et surtout dans le Nord du Queensland, subsistent les tribus d'aborigènes australiens, protégées maintenant contre la destruction systématique, parquées dans des réserves. Race primitive ou dégénérée, c'est selon, aux lois

sociales raffinées, pratiquant la co-propriété foncière et les ordales de notre Moyen âge; on n'utilise même plus leurs qualités de bergers ou de gardiens des animaux domestiques avec lesquels ils paraissent en état de continuelle correspondance télépathique.

Mais laissez-moi revenir dans Sydney qui pose nettement ce problème de la description des villes et de la difficulté d'en traduire simultanément la géométrie, mesures et volumes, et l'atmosphère, climat et ambiance. Certaines cités européennes, Prague, Nuremberg, Cracovie, Bruges, s'y prêtent à merveille, parce que le temps perdu a déposé dans l'âme de chaque citoyen et sur la surface de chaque pierre des édifices, ses cristaux impérissables. Eternellement sur la berge du *Minnewater*, à Bruges, de petites orphelines en tablier blanc, conduites par une religieuse à cornette, sortiront à point nommé, le dimanche au crépuscule, saluées par l'envol des cloches du Béguinage. Et l'automne enveloppera leurs silhouettes d'un halo de lumière diffuse et surnaturelle...

Pour Sydney, dans l'attente des siècles qui patineront les richesses de ses souvenirs, on est frappé par le métissage : ville pseudo-américaine, pseudo-canadienne, avec une lointaine parenté européenne, un site de végétation de Côte d'Azur, le tout lié et précipité par cet exotisme dont chaque grand port maritime du monde, maquille ses beautés. Luxe facile et prospérité individuelle, des bâtiments de musées, magnifiques, abritant des nullités, sauf dans le domaine ethnographique de l'Océanie, évidemment hors de pair; les habitudes américaines, les horaires britanniques ou l'inverse.

Sydney possède un jardin zoologique palpitant et j'y aurais dépensé une journée complète même sans aucun sentimentalisme personnel envers les parcs d'animaux en général, ces merveilleux sautoirs pour l'évasion géographique. A flanc de colline, dans une forêt éclaircie et où fut inauguré le système des larges enclos et des fossés remplaçant les grillages, ses habitants comportent les gammes des curiosités australiennes; notamment l'ornithorynque paradoxal, espèce de taupe à bec de canard et pattes palmées, qui pond des œufs et allaite ses petits. Je glisse sur le cauchemar des vers de terre, tubes de caoutchouc rose, longs d'un mètre. Dieu merci, pour votre joie, descendent dans vos bras, les « koalas », petits ours gris d'Australie, charmantes mascottes pour joueurs de tennis internationaux, douces et paresseuses, qui se laissent embrasser, que l'on voudrait emmener dans la poche de son pardessus et chérir à domicile, mieux qu'un pékinois, mais qui, hélas pour nous et heureusement pour eux, ne supportent pas d'être privés du feuillage frais de l'eucalyptus dans les branches duquel ils passent leur existence.

J'allais omettre de célébrer la gloire de l'aquarium de Sydney, surpassant ses rivaux de Monte-Carlo, de Naples, de Manille, d'Honolulu ou de San Francisco, grâce à ses collections de poissons provenant de la Grande-Barrière des Coraux et des archipels polynésiens. Le phénomène naturel du mimétisme revêt de couleurs étincelantes les poissons des fonds de madrépores, et l'enchantement de cette promenade le long des vitrines lumineuses résisterait mal à la meilleure description; j'aimerais, chez moi, quelques « demoiselles bleues » de Pago-Pago, petits morceaux de velours vivant.

A côté dans un bassin énorme, s'ébattent des requins; à seize heures précises, numéro de cirque, le « requin-marteau » dénommé « mangeur d'hommes », prend son lunch, mais ce seigneur manque d'appétit et déçoit un peu les spectateurs et leurs secrets instincts de cruauté.

Un autre squalo du Pacifique m'avait davantage impressionné : les marins de la *Stella Polaris* l'avaient capturé, au

large de Floréana, l'île de la Baronne Wagner, aux Galapagos; ils avaient utilisé un ballon de graisse, un crochet et un câble enroulé sur treuil. Ce monstre de sept mètres cinquante de taille, abattu à coup de carabine, était précédé d'un poisson-pilote, et, collées sur son ventre laiteux, des « rémoras » autre poisson parasite, essayaient de détacher leurs ventouses pour se sauver... le boucher du bord entreprit de lui ouvrir l'estomac, dans une atmosphère d'apocalypse et, tel un prestidigitateur faisant jaillir des lapins hors d'un gibus, il en sortit quatorze requins de taille moyenne, non digérés et intacts.

« Le mangeur d'hommes » de Sydney ne put m'enlever le souvenir de son cousin des Galapagos.

Dans le « vieux » Sydney, j'ai fréquenté chez un libraire : sa boutique, en contre-bas, montrait une vitrine encombrée de livres de navigation aux reliures fatiguées, pêle-mêle avec des objets de folklore océanien : quelques masques de la Nouvelle-Guinée, une collection de *boomerangs* et, pour plaire à James Ensor, un voilier en bouts d'allumette couché dans sa bouteille.

A l'intérieur, le patron se dérange à peine. Octogénaire, sec et distingué, en kimono de soie noire, coiffé d'un bonnet de velours; il lit... comme s'il venait de découvrir la lecture!

Il m'a laissé farfouiller dans ses boîtes de vieilles photos : vues panoramiques d'une bourgade construite en planches et en tôle ondulée : Sydney de 1860... plus tard de surprenants clichés de chercheurs d'or, moustachus, coiffés d'un chapeau de soie gris clair, et installés dans un landau, prêts à dépenser leurs sacs de pépites et de poudre jaune. A côté d'eux, ombrelles, boas d'autruche et volants dehors, les « Maë West » de l'époque. Je pouvais vraiment me croire au « vieux marché » en quête de cartes postales, pour leur naïveté et leur drôlerie; mais je découvrais maintenant d'effroyables portraits d'aborigènes australiens, tatoués à la craie ou bien des gravures romantiques montrant les trois mâts qui reliaient Londres et Melbourne, en quatre-vingt-dix jours, emportant déjà les balles de laine et les sacs de farine.

Beaux voiliers des mers australes, baptisés aux prénoms de la fille aînée de l'armateur, quelques-uns d'entre eux dansent encore sur leurs ancres dans les bassins de Sydney, mais ils ont pris leurs invalides et, au-dessus de la pointe de leur beau-pré, passent les avions de l'*Imperial Airways*, apportant, en douze jours, de la mère patrie, les souhaits de Christmas et les catalogues des magasins de nouveauté.

Le libraire de Sydney s'est tout à coup aperçu de ma présence; il m'a offert une image de Nelly Melba, la cantatrice australienne, sous la forme d'un bébé en chemisette et tout naturellement nous avons parlé de Robert Louis Stevenson qui s'attardait volontiers dans cette cave; et aussi de ce capitaine Joseph Conrad, un Polonais dont le cargo était venu par le détroit de Torrès et les Indes Néerlandaises...

J'aimerais retourner à Sydney, dans la boutique du vieux libraire, feuilleter les ouvrages de navigation, aux reliures fatiguées, écouter les récits des aventuriers des mers du Sud,

Mais je veux finir en parlant encore de Sydney et d'un souvenir précieux qui s'y rattache. J'étais installé dans un de ces petits cafés britanniques, dont l'ambiance et le décor demeurent immuables, en dépit des brumes de la Tamise, du soleil des tropiques ou des alizés de l'Océanie. Pour en témoigner, au-dessus d'un piano-buffet, recouvert de dentelle au crochet, pendait une vieille lithographie de la reine Victoria. Deux marins jouaient aux cartes, et, dans sa cage très sale, un vieux perroquet vert répétait inlassablement : « *Good night everybody!* »

A travers la vitre, à l'extrémité d'une ruelle sur un rectangle de ciel bleu, montaient les mâts des cargos et la voile pointue

d'une goëlette; l'appel des sirènes se faisait entendre à intervalles irréguliers. Et voici que, devant moi, sur le quai, j'ai soudain remarqué une série de caisses, sur lesquelles se lisait une simple inscription : « Ateliers de Constructions Electriques, Charleroi... »

A ce moment, par le miracle de cette seule lecture, j'ai ressenti la nostalgie de mon pays, le rayonnement de son économie, comme aussi l'éclatante attestation de sa réalité. Je n'ai pas seulement reconstruit les horizons du pays noir, mais je me suis un instant imaginé dans le quartier du port à Anvers, m'attendant à voir surgir au détour du quai, un attelage de ses splendides chevaux des « nations »...

J'ai pensé à la Belgique.

JEAN THEVENET.

Libres propos...

SOCIALISME NATIONAL.

Une interview accordée en septembre 1931, par le roi Albert, à l'écrivain français Georges Suarez, et que celui-ci vient seulement de publier *in extenso* (dans son dernier volume : *Nos Seigneurs et Maîtres*), nous incite à reparler de ce socialisme national vers lequel évolue le Parti Ouvrier Belge. Sans doute, les besoins de la lutte politique, de cette polémique si facilement odieuse et pourtant admise, hélas!, comme allant de soi en la matière, ont fait claironner que le Parti socialiste désavouait MM. Spaak et de Man. De toute évidence, la vérité est autre. Au Conseil général, les « nationaux » l'ont emporté, sinon avec l'éclat du triomphe décisif et final, à tout le moins avec la certitude que de vieilles idoles gisent par terre, que le temps de certains grands-prêtres est bien passé et que le courant nouveau, très puissant déjà, ne fera que croître rapidement.

Et voilà qu'en 1931, le roi Albert parlait déjà couramment de socialisme national, de socialistes nationaux... La chose vaut d'être notée et soulignée.

Toute l'interview serait à citer. Bornons-nous aux passages où le Roi parle du socialisme belge.

— *Excusez-moi, Sire, si j'ose une question indiscrète; on a cru, dans certains milieux français, que si l'alliance militaire franco-belge n'avait pas été plus étroitement maintenue ces dernières années, c'était d'une part sous la pression du parti socialiste belge et d'autre part sous l'influence du souvenir assez peu agréable que votre actuel chef d'état-major, le général Gallet, aurait conservé de ses relations avec le maréchal Foch.*

Le Roi sourit et ne parut pas embarrassé pour me répondre.

— *C'est inexact sous cette forme : le général Gallet doit, du reste, raconter l'histoire de l'armée belge pendant la guerre dans un livre qui paraîtra sous peu chez l'éditeur français Plon. Mais il est certain que le maréchal Foch, dont j'admire profondément le talent militaire, n'a pas toujours facilité la collaboration avec lui ou son état-major. Il y a peu de temps, j'ai dû réagir sans ménagements contre certaines imprudences verbales qui lui avaient échappées dans une interview qu'il avait accordée au journal Le Matin. De ces petits ressentiments personnels à la modification du système de défense de tout un pays, il y a loin. Le rôle que vous prêtez à notre parti socialiste dans le problème de la Défense nationale*

LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS



DEVROYE-FRÈRES
ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

G. VAN THIENEN
28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux

— Dorure pour Ameublement —

Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE

Téléphone 11.88.69

large de Floréana, l'île de la Baronne Wagner, aux Galapagos; ils avaient utilisé un ballon de graisse, un crochet et un câble enroulé sur treuil. Ce monstre de sept mètres cinquante de taille, abattu à coup de carabine, était précédé d'un poisson-pilote, et, collées sur son ventre laiteux, des « rémoras » autre poisson parasite, essayaient de détacher leurs ventouses pour se sauver... le boucher du bord entreprit de lui ouvrir l'estomac, dans une atmosphère d'apocalypse et, tel un prestidigitateur faisant jaillir des lapins hors d'un gibus, il en sortit quatorze requins de taille moyenne, non digérés et intacts.

« Le mangeur d'hommes » de Sydney ne put m'enlever le souvenir de son cousin des Galapagos.

Dans le « vieux » Sydney, j'ai fréquenté chez un libraire : sa boutique, en contre-bas, montrait une vitrine encombrée de livres de navigation aux reliures fatiguées, pêle-mêle avec des objets de folklore océanien : quelques masques de la Nouvelle-Guinée, une collection de *boomerangs* et, pour plaire à James Ensor, un voilier en bouts d'allumette couché dans sa bouteille.

A l'intérieur, le patron se dérange à peine. Octogénaire, sec et distingué, en kimono de soie noire, coiffé d'un bonnet de velours; il lit... comme s'il venait de découvrir la lecture!

Il m'a laissé farfouiller dans ses boîtes de vieilles photos : vues panoptiques d'une bourgade construite en planches et en tôle ondulée : Sydney de 1860... plus tard de surprenants clichés de chercheurs d'or, moustachus, coiffés d'un chapeau de soie gris clair, et installés dans un landau, prêts à dépenser leurs sacs de pépites et de poudre jaune. A côté d'eux, ombrelles, boas d'autruche et volants dehors, les « Maë West » de l'époque. Je pouvais vraiment me croire au « vieux marché » en quête de cartes postales, pour leur naïveté et leur drôlerie; mais je découvrais maintenant d'effroyables portraits d'aborigènes australiens, tatoués à la craie ou bien des gravures romantiques montrant les trois mâts qui reliaient Londres et Melbourne, en quatre-vingt-dix jours, emportant déjà les balles de laine et les sacs de farine.

Beaux voiliers des mers australes, baptisés aux prénoms de la fille aînée de l'armateur, quelques-uns d'entre eux dansent encore sur leurs ancres dans les bassins de Sydney, mais ils ont pris leurs invalides et, au-dessus de la pointe de leur beau-pré, passent les avions de l'*Imperial Airways*, apportant, en douze jours, de la mère patrie, les souhaits de Christmas et les catalogues des magasins de nouveauté.

Le libraire de Sydney s'est tout à coup aperçu de ma présence; il m'a offert une image de Nelly Melba, la cantatrice australienne, sous la forme d'un bébé en chemisette et tout naturellement nous avons parlé de Robert Louis Stevenson qui s'attardait volontiers dans cette cave; et aussi de ce capitaine Joseph Conrad, un Polonais dont le cargo était venu par le détroit de Torrès et les Indes Néerlandaises...

J'aimerais retourner à Sydney, dans la boutique du vieux libraire, feuilleter les ouvrages de navigation, aux reliures fatiguées, écouter les récits des aventuriers des mers du Sud,

Mais je veux finir en parlant encore de Sydney et d'un souvenir précieux qui s'y rattache. J'étais installé dans un de ces petits cafés britanniques, dont l'ambiance et le décor demeurent immuables, en dépit des brumes de la Tamise, du soleil des tropiques ou des alizés de l'Océanie. Pour en témoigner, au-dessus d'un piano-buffet, recouvert de dentelle au crochet, pendait une vieille lithographie de la reine Victoria. Deux marins jouaient aux cartes, et, dans sa cage très sale, un vieux perroquet vert répétait inlassablement : « *Good night everybody!* »

A travers la vitre, à l'extrémité d'une ruelle sur un rectangle de ciel bleu, montaient les mâts des cargos et la voile pointue

d'une goëlette; l'appel des sirènes se faisait entendre à intervalles irréguliers. Et voici que, devant moi, sur le quai, j'ai soudain remarqué une série de caisses, sur lesquelles se lisait une simple inscription : « Ateliers de Constructions Electriques, Charleroi... »

A ce moment, par le miracle de cette seule lecture, j'ai ressenti la nostalgie de mon pays, le rayonnement de son économie, comme aussi l'éclatante attestation de sa réalité. Je n'ai pas seulement reconstruit les horizons du pays noir, mais je me suis un instant imaginé dans le quartier du port à Anvers, m'attendant à voir surgir au détour du quai, un attelage de ses splendides chevaux des « nations »...

J'ai pensé à la Belgique.

JEAN THEVENET.

Libres propos...

SOCIALISME NATIONAL.

Une interview accordée en septembre 1931, par le roi Albert, à l'écrivain français Georges Suarez, et que celui-ci vient seulement de publier *in extenso* (dans son dernier volume : *Nos Seigneurs et Maîtres*), nous incite à reparler de ce socialisme national vers lequel évolue le Parti Ouvrier Belge. Sans doute, les besoins de la lutte politique, de cette polémique si facilement odieuse et pourtant admise, hélas!, comme allant de soi en la matière, ont fait claironner que le Parti socialiste désavouait MM. Spaak et de Man. De toute évidence, la vérité est autre. Au Conseil général, les « nationaux » l'ont emporté, sinon avec l'éclat du triomphe décisif et final, à tout le moins avec la certitude que de vieilles idoles gisent par terre, que le temps de certains grands-prêtres est bien passé et que le courant nouveau, très puissant déjà, ne fera que croître rapidement.

Et voilà qu'en 1931, le roi Albert parlait déjà couramment de socialisme national, de socialistes nationaux... La chose vaut d'être notée et soulignée.

Toute l'interview serait à citer. Bornons-nous aux passages où le Roi parle du socialisme belge.

— *Excusez-moi, Sire, si j'ose une question indiscrète; on a cru, dans certains milieux français, que si l'alliance militaire franco-belge n'avait pas été plus étroitement maintenue ces dernières années, c'était d'une part sous la pression du parti socialiste belge et d'autre part sous l'influence du souvenir assez peu agréable que votre actuel chef d'état-major, le général Gallet, aurait conservé de ses relations avec le maréchal Foch.*

Le Roi sourit et ne parut pas embarrassé pour me répondre.

— *C'est inexact sous cette forme : le général Gallet doit, du reste, raconter l'histoire de l'armée belge pendant la guerre dans un livre qui paraîtra sous peu chez l'éditeur français Plon. Mais il est certain que le maréchal Foch, dont j'admire profondément le talent militaire, n'a pas toujours facilité la collaboration avec lui ou son état-major. Il y a peu de temps, j'ai dû réagir sans ménagements contre certaines imprudences verbales qui lui avaient échappées dans une interview qu'il avait accordée au journal Le Matin. De ces petits ressentiments personnels à la modification du système de défense de tout un pays, il y a loin. Le rôle que vous prêtez à notre parti socialiste dans le problème de la Défense nationale*

LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS



DEVROYE-FRÈRES
ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

G. VAN THIENEN
28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux

— Dorure pour Ameublement —

Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE

Téléphone 11.88.69

En 1937

J'apprendrai une langue étrangère



Voilà une idée merveilleuse! C'est si facile d'apprendre maintenant! Choisissez la langue que vous désirez apprendre et dans quelques semaines vous vous surprendrez à la parler couramment et avec un accent parfait. Voici ce qu'il y a de plus étonnant dans la Méthode Linguaphone.

C'est la seule méthode officielle, puisqu'elle a eu sa

consécration par les hauts témoignages de **S. M. la reine Elisabeth**, de **Mgr Picard**, de **Mgr Baudrillart**, de l'écrivain **M. Maeterlinck**, du Ministre des Sciences et des Arts et de presque toutes les institutions d'enseignement de Belgique et du monde entier.

VOYEZ COMME C'EST FACILE

Vous vous installez confortablement dans votre fauteuil et vous écoutez sur votre phonographe les voix des meilleurs professeurs du pays même. Tout en écoutant vous suivez les mots parlés sur le livre de texte illustré. Tout de suite votre oreille est si bien exercée et votre vocabulaire

si précis que vous commencez déjà à parler, à lire et à écrire sans difficulté. Même si vous vous croyez peu doué pour l'étude des langues, vous serez étonné des résultats surprenants que vous obtiendrez en très peu de temps.

RÉCLAMEZ-NOUS L'OUVRAGE ILLUSTRÉ SUR LES LANGUES ÉTRANGÈRES ET L'OFFRE D'ESSAI GRATUIT.

Nous vous enverrons un cours complet, sans aucun engagement, pour un essai gratuit de huit jours chez vous.

Réclamez-nous aujourd'hui même la documentation complète qui vous est offerte gratuitement et qui contient l'offre de cet essai sans engagement. Nous vous l'enverrons par retour à l'aide du bon ci-contre.

Monsieur **J. A. Hilaret**,
Directeur de l'Institut **Linguaphone**.
(Classe J. 45)

18, rue du Méridien, Bruxelles.

Veillez m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi, l'ouvrage sur les langues vivantes.

La langue qui m'intéresse est

Nom :

Adresse :

serait plus conforme à la réalité, mais j'ajoute qu'en aucun cas son patriotisme ne m'est suspect.

— Les socialistes, Sire, seraient-ils autrement faits en Belgique qu'en France?

— Je le crois; le socialiste internationaliste style Léon Blum n'existe pas en Belgique. Je vous ai expliqué tout à l'heure pourquoi les conflits d'idées ou de sentiments m'apparaissent comme un luxe trop coûteux pour un peuple qui doit vivre durement au milieu des pires réalités. Les paradoxes qui inspirent à M. Léon Blum le refus des responsabilités pour garder à son parti le privilège de la pureté à l'heure des consultations populaires, font partie de ce luxe. C'est de la littérature sans plus. Voulez-vous un exemple qui se rattache en même temps au problème de la Défense nationale que vous souleviez à l'instant? Tous les socialistes belges ont le souci de la Défense nationale. Ils font passer ce souci souvent avant ceux de la doctrine. Dans la lutte que nous avons dû mener contre les extrémistes flamingants, rebelles au service militaire et au vote des crédits, les socialistes ont, dans la plupart des cas, été les alliés des partis nationaux. Quand ils se sont séparés d'eux, ce n'était pas sur le fond que le désaccord éclatait mais sur la forme.

— M. Vandervelde aime exprimer publiquement, quand il en a l'occasion toute l'admiration qu'il éprouve pour Votre Majesté.

— Je la lui rends sans réserve. M. Vandervelde compte parmi les meilleurs amis de la famille royale et je le considère, quant à moi, comme un de mes conseillers les plus avisés. Il a admirablement compris la Belgique et il a orienté le socialisme, non vers de vagues chimères inaccessibles, mais vers des missions précises et réalisables. Notre pays est un pays de petites cultures et de grosse industrie. Le devoir social y est plus pressant qu'ailleurs, plus vigoureux. Si vous étudiez le fonctionnement des partis politiques, vous observez qu'ils sont tous fondés sur un programme social abondant et hardi. La politique proprement dite y tient peu de place. Toutes les grandes organisations professionnelles, confessionnelles, agricoles ont pour objet un but social. Catholiques conservateurs, catholiques flamands, Wallons ou jocistes, libéraux, ont tous dans leur poche, sinon la clé du bonheur, celle du bien-être. A plus forte raison, le socialisme semblait qualifié pour tenir son rôle dans la course.

» Je ne m'en plains pas. Le socialisme est étatiste. L'étatisme reste le dernier support des monarchies. »

Le Roi avait prononcé ces derniers mots en levant sur moi ce regard pur dans lequel cependant, je crus discerner, cette fois, une lueur de malice. Je restai bouche bée. Il reprit.

— Aussi, la déconfiture financière en Europe centrale a provoqué le contrôle des gouvernements sur les banques. C'est un article du programme socialiste qui se trouve réalisé par la force des événements. Je trouve ce contrôle parfaitement légitime et conforme à une doctrine saine de l'Etat.

» Voyez-vous, mon trône qui s'identifie en ce moment avec l'unité nationale, est serré entre les éléments conservateurs antiétatistes, les éléments flamingants, antidynastiques et antibelges, les éléments démagogiques d'un certain catholicisme qui rappellent vos démocrates populaires. Je n'ai plus pour me soutenir que les libéraux qui sont peu nombreux et les socialistes qui sont nationaux, donc partisans de l'unité belge et étatistes. Trois conditions qui les rendent solidaires de la dynastie. Il est donc devenu par la force des choses et par la part que je prends moi-même au progrès social du royaume, un des supports naturels du trône.

Faisons remarquer d'abord que dans une première version de l'interview, parue dans un journal de Paris en octobre 1936 — au lendemain du retentissant discours du roi Léopold III sur la politique étrangère de la Belgique — M. Suarez avait

écrit : Je n'ai plus pour me soutenir que le socialisme qui est national, donc partisan de l'unité belge et étatiste », phrase qui est devenue : « Je n'ai plus pour me soutenir que les libéraux qui sont peu nombreux et les socialistes qui sont nationaux... » Réserves faites sur l'exactitude des paroles rapportées par M. Suarez et surtout la part faite à ce pessimisme du roi Albert si marqué pendant les dernières années de sa vie — la profondeur inouïe à laquelle sa mort atteignit la quasi unanimité des Belges démontra avec éclat à quel point Albert I^{er} se trompait sur son prestige et sur l'attachement de ses sujets — on ne peut qu'admirer et qu'approuver la « vision » que le Roi se faisait du socialisme belge. Oui, les socialistes belges sont très différents des socialistes français. La collaboration socialiste au gouvernement actuel, en particulier le vote de la nouvelle loi militaire, l'action de M. Spaak aux Affaires étrangères, celle de M. de Man en matière économique et financière, renforcent encore l'opinion d'Albert I^{er}. Il est certain que notre socialisme belge est plus national qu'on ne l'a jamais cru et tout ce qui tendra à le nationaliser davantage est à appuyer et à encourager. Et si Rex a, indirectement et sans le vouloir, contribué à accentuer le mouvement de nationalisation de notre socialisme, un excès de rexisme risquerait fort d'arrêter la bienfaisante évolution et même de rejeter ce socialisme vers de vieux et dangereux bobards. Une dose trop forte de mystique rexiste susciterait facilement un réveil inquiétant de la mystique marxiste. Mais cela, c'est une autre histoire, une histoire pour nos prochains propos...

TESTIS.

En quelques lignes...

La Rose d'or

On sait que le Souverain Pontife a béni solennellement la Rose d'or qui est destinée à la reine et impératrice Hélène de Savoie. C'est la troisième fois au cours de son glorieux règne que Pie XI procède à cette cérémonie d'hommage. En 1923, la Rose d'or fut décernée à la reine d'Espagne, qui, depuis... Deux ans plus tard, c'était au tour de notre reine Elisabeth de recevoir le précieux cadeau : et le geste pontifical alla droit au cœur de tous les Belges.

A l'occasion de la bénédiction de la fleur symbolique, le rite de deuil est suspendu, qui marque le temps de Carême. Les ornements sont roses; car c'est la fête de la joie. La messe débute sur ces paroles d'allégresse : « Réjouis-toi, ô Jérusalem!... »

Les conditions de santé du vénérable Pontife se sont à ce point améliorées que Pie XI a pu présider lui-même à la bénédiction. A cette seule variante près : qu'au lieu de se dérouler dans la chapelle, après la messe, la cérémonie a eu lieu dans le salon où le Pape donne actuellement ses audiences privées. Selon le rite, la Rose a été déposée, parmi les cierges, sur une table, au pied d'un crucifix. Au centre de la fleur se trouve un petit réceptacle, en forme de capsule. On l'extrait délicatement; et le Pape y dépose un peu de baume de Pérou et un peu de musc du Tonkin. Puis, la capsule est remise en son lieu.

Tout ceci a sa signification symbolique. La Rose représente Jésus Rédempteur qui, dans les Ecritures, est appelé « la Fleur

sur la plus haute tige ». L'or veut dire la toute-puissance; les épines, la Passion; le parfum, la Résurrection.

La prière qui, comme d'habitude, a été prononcée est toute pleine de poésie. Elle rappelle l'usage antique des Pontifes romains de porter en procession la Rose d'or à Saint-Jean-de-Latran.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la délicate attention de Pie XI à l'égard d'Hélène de Savoie coïncide avec la reconnaissance par le Saint-Siège de l'Empire italien d'Ethiopie. On n'aura pas la cruauté de demander à M. Paul Struyé ce qu'il pense, avec son compère Henri Rollin, de ce crime de lèse-sanctionnisme.

Le Liber « Memorialis » de l'Université de Liège de 1867 à 1935

C'est un *montumentum* : près de 1,900 pages ! On y peut revivre les vicissitudes de l'*Alma Mater* liégeoise pendant près de soixante-dix ans. Le *Liber Memorialis* fait suite à celui-là que le professeur Alphonse Le Roy compila en 1869, pour le premier demi-siècle (le jubilé, à proprement parler) de l'Université de Liège.

Certains tableaux sous forme de statistiques permettent de tirer des déductions fort intéressantes. Pendant l'année académique 1817-1818, la population estudiantine ne s'élevait guère, qu'à 259 étudiants; encore la grosse moitié (147) appartenait-ils à la Faculté du Droit. Cinquante ans plus tard, nous arrivons à un chiffre total de 709 inscrits, parmi lesquels 76 étrangers. Ce sont les Ecoles spéciales qui sont les plus peuplées; le Droit ne vient plus qu'en second rang. A la veille de la guerre (année académique 1913-1914), les étudiants sont 2,884. Les étrangers sont particulièrement nombreux, puisqu'ils représentent plus de la moitié de l'effectif total. Le chiffre le plus élevé sera obtenu au lendemain même de la guerre, les soldats en kaki s'étant mêlés, sur les bancs des auditoires, aux jeunes « bleus ». L'année 1923-1924 verra le record presque atteint (2,957 inscrits). Mais, depuis lors, la population estudiantine a une tendance très nette à décroître. En 1934-1935, dernière année qu'envisagent les rédacteurs du *Liber Memorialis*, nous notons à peine 2,534 étudiants. Il est vrai que ce sont les étrangers surtout qui ont déserté les salles de cours de l'*Alma Mater* : on n'en compte plus tout à fait quatre cents. Quant aux jeunes filles, elles fréquentent de plus en plus nombreuses les différentes Facultés; 1934-1935 a, d'ailleurs, marqué un palier dans cette mise en quenouille de l'Université.

Quelques « modes » estudiantines

Le sociologue pourrait s'inspirer de ces données statistiques. Il tombe sous le sens, en effet, que la ruée vers les carrières libérales subit de ces changements de direction qui peuvent passer pour les contre-coups de telle ou telle mode.

Ainsi, au lendemain de la guerre, l'idée s'est répandue que les médecins gagnaient tout de suite beaucoup d'argent. Le jeune gynécologue, le chirurgien frais émoulu de l'Université, le spécialiste des rayons X avec son facies de Dr Knock roulaient dans de confortables voitures, ils achetaient au plus haut prix les immeubles du quartier chic. Résultat : les étudiants en médecine qui, en 1914, pour une population globale de 2,884 inscrits, étaient 260, ont vu leur effectif passer à 539 (plus du double) en 1934-1935, tandis que la population de l'Université était en baisse de 350 unités.

Par contre, la carrière d'ingénieur, après qu'elle a été l'objet

d'un véritable « rush » (852 élèves en candidature, il y a treize ans), est, à l'heure actuelle, pratiquement abandonnée : c'est à peine si 163 jeunes gens se sont inscrits, aux dernières nouvelles, pour conquérir un grade qui passait à juste titre pour le grade « liégeois » par excellence.

Aux Sciences, c'est aussi la chute. Il est vrai que les hécatombes des examinateurs au tapis vert peuvent expliquer jusqu'à un certain point pourquoi les candidats ont chu de 1,228 (l'année la plus riche) à 636.

Le Droit conserve ses fidèles. Et l'on assiste là à un phénomène singulier de stabilisation. Comme si la bonne bourgeoisie, qui demeure le réservoir de la magistrature et du barreau, se maintenait égale à elle-même. Le chiffre moyen des étudiants oscille autour de 200. Ils étaient 200 en 1877; 212, en 1897; 203, en 1910; 205, en 1926. Ils sont 219, en 1935. Continuité symbolique dans la ligne d'une tradition!

Quant à la Faculté de Philosophie et Lettres, elle a singulièrement progressé depuis ses très modestes origines. Il est vrai que des disciplines particulières sont venues renouveler de fond en comble les programmes d'études. Ici, vraiment, comparaison n'est pas raison.

Neige de mars

Elle a tout de même fini par tomber, narquoise et fine, mais si mouillée, hélas! que le bonhomme de neige n'a pas tenu plus de deux heures : les gosses n'avaient pas achevé d'arrondir son socle que, déjà, la pipe en terre cuite s'inclinait dangereusement entre ses lèvres fondantes.

N'importe! nous aurons eu cette surprise d'un réveil dominical et ouaté. Les tramways faisaient un bruit plus lointain. On cherchait, sur le ciel trop peu noir au gré des poètes, la signature en V d'un vol de corbeaux.

C'était dimanche, et c'était le championnat national de cross-country. Le cross est un sport qui exige une solide santé. Il faut braver l'averse, les courants d'air dans les vestiaires en plein vent. Il faut aussi avoir des muscles bien bandés, pour sauter la rivière et pour franchir d'une foulée allègre les labourés. Mais on n'avait pas encore assisté à ce spectacle de l'envol multicolore des concurrents sur la piste blanche, en plein mars. Un robuste Flamand a terminé la course en grand vainqueur. Il est, de son état, garçon laitier. Peut-être bien que toute cette étendue immaculée lui rappelait ses cruches et le labeur quotidien...

Après-midi, le dégel avait tout converti en cloaque. Les plaines de sport n'eussent tenté que les fervents du water-polo. Pourtant, des footballeurs obstinés défièrent la bronchite. Il y eut des matches. On marqua des goals. On prit rendez-vous — aussi — avec le médecin, avec le tube d'aspirine et la fiole de teinture d'iode.

Il paraît que, sur les hauteurs d'Elsborn, les skieurs s'étaient abattus comme les sauterelles sur l'Egypte des vaches maigres. Pendant deux heures, la piste fut praticable. On nota d'impeccables « télémarks », de foudroyants « christianas ». Le déjeuner mit fin à cette folie. Il fallait bien se rendre à l'évidence : neige de mars croule au soleil, même si le soleil est voilé. L'aubergiste fut prié d'apporter les cartes. Chaussures cloutées, en veste de cuir, le nez rouge, les belles skieuses jouaient au bridge!...

Quand les jurés se mêlent de ne plus absoudre

L'histoire est assez jolie. Elle fera la joie de ceux qui considèrent la justice populaire comme une fumisterie d'un goût douteux.

Une M^{me} Péliissier avait fait évader de la Santé son très légitime mari. Lequel mari n'est pas un coureur cycliste, comme on pourrait le croire, mais un banquier : un de ces banquiers que Jeanne Aubert appelle les « faisans », dans une revue fort pimpante de Rip. L'évasion avait d'ailleurs été facilitée par les complaisances coupables d'un géolier d'opérette. Ce sensible cerbère poussait la mansuétude jusqu'à ménager, dans un parloir de la prison, de tendres entrevues et des effusions conjugales aux mieux notés — aux mieux « rentés ! » — des détenus confiés à son trousseau de clefs. Et, le jour où Péliissier prit la clef des champs, le courtelineque fonctionnaire laissa, pendant plusieurs heures, la cage ouverte... tout simplement ! « Parce que », avouait-il à M. le Juge, « c'est ainsi que l'on procède avec les canaris vagabonds » !... Mais ce qu'il faut retenir de toute cette aventure, ce n'est pas que Péliissier se soit enfui : c'est que M^{me} Péliissier, traduite devant les Assises, se soit entendu condamner à trois ans de prison. Comment ! Voilà une femme qui pousse le dévouement conjugal jusqu'à risquer sa propre liberté pour que l'époux soit libre ! Elle a agi par amour : vous ne pouvez pas en douter, vous le sixième juré à l'âme romantique ! Quand une vamp vient, en se tamponnant les yeux secs d'un petit mouchoir parfumé, déclarer à la barre, que si elle a déchargé son browning sur son seigneur et maître, elle a tiré « par amour » (l'excuse est classique), vous acquittez, sans barguigner : vous acquittez avec une bonne volonté qui rend quasi superflus les effets de manches de M^e Jean-Charles Legrand. M^{me} Péliissier fut condamnée. Elle n'avait pas joué le jeu. Elle n'avait pas tué son homme.

Car c'est ainsi que, sous le ministère de M. Miroboléon Blum, douze citoyens conscients et organisés édictent la justice de la France. Pauvre France !...

Exposition de pipes

Au Musée Galliéra, à Paris, va s'ouvrir une exposition du tabac. On y verra, sous vitrines, des pipes de tous les calibres, de tous les temps. Retenez bien ce mot : des pipes préhistoriques !

— Quoi ! ce n'est pas Nicot qui a découvert, au Portugal, l'herbe à la reine ?

— Non ! Nicot n'est qu'un plagiaire, un dindon paré des pipes d'André Thevet, aumônier de la reine, et historiographe et cosmographe du roi François II. C'est ce dernier qui aurait introduit en France le *petun*, cette herbe dont on aspire la fumée, qu'on fourre dans le nez, qu'on chique. A Galliéra, on verra sans doute le portrait de ce Thevet et non pas celui de Nicot. Mais il restera toujours la nicotine. S'il n'a pas donné son nom au tabac à fumer, chiquer, priser, l'ambassadeur français en Portugal a baptisé un poison, un insecticide puissant. C'est quelque chose dans ce monde. Il a aussi réédité un dictionnaire, un *Trésor de la Langue française*, et longtemps ces répertoires s'appelèrent des nicots. Mais qui s'en souvient ? Tout est heur et malheur en ce bas monde et dans la postérité !

Au vrai, nous autres, Européens, nous avons découvert le tabac en découvrant les Antilles. Dans son journal de bord, Christophe Colomb note que les indigènes ont toujours à la main un tison allumé par un bout, et que l'on suce de l'autre en avalant la fumée... Le cigare, quoi ! Mais on a découvert des pipes de toutes matières dans les tertres préhistoriques, chez les Aztèques.

Le tabac a ses fanatiques et aussi ses ennemis. C'est une pomme de discorde parmi les savants. On a écrit pour... On a écrit contre... Mais cela n'a pas empêché les gens de fumer, chiquer, priser. Par une bulle, le pape Urbain VIII condamna tous ceux qui prendraient du tabac dans les églises. Dans son *Traité des dispenses du Carême*, le médecin Hequet soutient que

le tabac rompt le jeûne. Fagon, premier médecin du roi, a vomi dans une thèse — il serait plus juste de dire a éternué — des torrents d'injures contre le tabac. Le plaisant, c'est qu'il en prenait sans cesse dans sa tabatière. Aussi lui disait-on de mettre son nez d'accord avec ses arguments.

Napoléon — on le sait — prisait frénétiquement. Il égarait sans cesse ses précieuses tabatières. Aussi gardait-il bonne provision de la poudre sternutatoire dans un poche doublée de peau de son gilet. Molière paraît être pour le tabac, témoin la tirade du *Festin de Pierre*. « Quoi qu'en puisse dire Aristote et toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac. C'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais il introduit encore les âmes à la vertu et on apprend avec lui à devenir honnête homme. »

Les quintuplettes en société d'Etat

Combien les quintuplettes ont-elles gagné d'argent avec le film qui a failli aveugler une des pouponnes, les cartes postales, les visites à la nursery modèle, et les droits d'estampage des produits destinés à l'enfance, farines lactées, sucettes, couches imperméables, timbrés de leurs cinq frimousses ? Cela doit faire un fameux compte en banque. Il n'y a pas jusqu'au père qui ne bénéficie de cette publicité montée à l'américaine. On le visite lui aussi. Il vend sa photographie et celle de madame. Il donne même, en prime, ses boutons de culotte.

Le malheur pour les quintuplettes, c'est qu'il y a des resquilleurs. Ils fourrent avec impudence la binette des fillettes sur leur camelote, sans en demander la permission et sans accorder la moindre ristourne aux bébés. Avant que d'avoir des poches, on fait les poches à ces demoiselles. C'est déplorable ! Le Canada, qui a adopté la rossignolée, ne peut tolérer un tel coulage. Voilà pourquoi M. David Cross, ministre de la Santé publique de l'Etat d'Ontario, va déposer sur le bureau du Parlement de cet Etat un projet de loi tendant à constituer les quintuplettes en société anonyme. Le président du Conseil présiderait par surcroît la société des quintuplettes. Des médecins seraient scrutateurs ; cela est juste ! Ils pourraient à la fois vérifier les comptes et aussi les selles et la dentition des petites demoiselles. Car il ne s'agit pas d'être riche ! C'est quelque chose que l'argent, mais la santé et la beauté, c'est encore mieux, n'est-ce pas ?

Constituées en société anonyme, les cinq mignonnes auront bec et ongles pour défendre leur porte-monnaie. On ne pourra plus se servir de leur publicité sans casquer. Ce sont certainement les filles les plus dorées de la planète. Elles valent leurs poids en dollars. Et ce poids, grâce aux médecins et aux infirmières qui les surveillent comme le lait sur le feu, s'accroît chaque jour. C'est le danger, car on peut bien au pays des kidnappers garder les mominettes au berceau. Mais quand elles commenceront à courir ? Ne pourront-elles sortir qu'avec un peloton de flics, le revolver au poing ? Nous n'en sommes qu'au premier chapitre. Que réserve l'avenir à ces quintuplettes qui ont pour nourrices sèches les ministres les plus éminents du Canada ?

Dans les draps présidentiels

A Paris, pour émission de chèque sans provision, Abel El-Vizir Geronimi, se disant représentant de commerce, a été condamné à quinze jours de prison et 125 francs d'amende. Il s'agissait d'un appareil de réfrigération commandé, payé en monnaie de singe, et revendu contre espèces sonnantes.

Ce n'est pas la première fois qu'Abel El-Vizir Geronimi s'assoit sur la sellette de la correctionnelle. C'est un abonné. Et il a été légèrement frictionné, si l'on peut dire. Pourquoi l'indulgence des juges envers ce cheval de retour au nom biblique, coranique, italien? C'est qu'il est connu dans les annales des couche-vêtus pour une prouesse assez sensationnelle; pour un crime de lèse-majesté commis dans un palais de la République.

Le 1^{er} mai 1934, jour de la fête du Travail, Abel El-Vizir Geronimi s'introduisit dans le château de Rambouillet, le manoir d'été des Présidents. Etait-ce pour manifester contre la Constitution; pour faire la grève sur le tas des tapisseries des Gobelins et de Beauvais? Non, c'était pour roupiller. Abel El-Vizir Geronimi en avait assez de coucher sous les ponts. Son raisonnement était simple. A qui appartenait ce château jadis? Aux rois! A qui est-il aujourd'hui? A la République! Et la République, c'est toi, c'est moi, c'est tout le monde. Combien y a-t-il de chambres à Rambouillet? Des tas et des tas. Et quand sont-elles occupées? Un mois par an, quand le Président est là, et qu'il chasse. Alors, est-il juste de laisser gretoter sur les berges de la Seine les pauvres bougres désargentés?

Mais, me direz-vous : il y a l'asile de nuit. Abel El-Vizir Geronimi avait la folie des grandeurs. Il voulait, une nuit, dormir comme un roi, comme un empereur, comme un président de la République. Voilà pourquoi il s'était insinué dans le palais, dissimulé dans quelque retraits obscur; puis, après la fermeture, installé dans la chambre présidentielle, quelle ivresse pour un clochard habitué à dormir sur les galets avec pour oreiller un sac de sable! Que la literie palatiale est douce! Que le duvet de l'Aigle est chaud! J'entends le duvet de l'édredon de Napoléon, car tout est historique à Rambouillet et les couvertures sont tissées de la laine des fameux moutons mérinos de la bergerie mède.

Abel El-Vizir Geronimi nageait dans ces draps brodés de lis, de coqs d'abeilles comme dans une mer d'oubli. C'est ce qui l'a perdu. Il ronflait encore quand le custode vint, le lendemain, promener la file des touristes. Vous voyez d'ici le tableau :

— Mesdames et messieurs, la chambre de l'Empereur, son lit d'acajou à têtes d'aigles et à pieds de sphinx. Ce lit et cette chambre servent au Président, quand il vient ici en vacances se délasser des lourds soucis de sa charge. La table de nuit a servi à Louis XVIII. Le vase est en pâte de Sèvres tendre.

A ce couplet de son boniment, le gardien s'aperçoit que le pot historique déborde; qu'il y a, sur le tapis, d'infâmes guenilles, des espadrilles avachies, et qu'un intrus ronfle à poings fermés dans les draps de Marianne.

Le cas de ce Panurge retint l'attention des jurisconsultes. Il n'était pas banal. Quel délit avait-il commis? Il était entré sans effraction dans un lieu public. Il n'avait rien volé. On ne pouvait laisser, pourtant, sans châtement, un pareil sacrilège. On le condamna à 200 francs d'amende. Et on envoya la literie présidentielle à la désinfection.

AVIS IMPORTANT

Nous prions instamment les abonnés dont l'abonnement échoit le 25 mars de verser dès maintenant à notre C. C. P. 48.916, le montant du renouvellement (75 fr.), ou de donner des instructions pour que la quittance postale qui leur sera prochainement présentée soit honorée à la première présentation. Ils nous éviteront ainsi d'inutiles frais et ennuis.

Le sentiment, le fait et l'idée

Une œuvre remarquable :

« Marchands »

PAR

MARCEL THIRY

Quelques écrivains, tant belges que français, semblent s'être proposé de concilier dans leur œuvre la frénésie verbale, la puissance évocatrice de la poésie issue de Rimbaud, et la tradition, conçue à la fois comme une esthétique et comme une technique. Parmi nos concitoyens, aucun n'a réussi dans cette entreprise à l'égal de M. Marcel Thiry.

Cet élégiaque, naguère assez effacé, et dont les premiers recueils manquaient singulièrement de nerf, s'est brusquement mué, avec *Statue de la Fatigue*, en un vigoureux lyrique, dont les conceptions originales se réalisent dans une forme beaucoup plus efficace que le balbutiement systématique des « vers-libristes » de tout acabit. Un ouvrage nouveau, intitulé *Marchands*, vient de compléter d'une manière éclatante cette révélation, selon moi mémorable dans nos lettres. Cette fois, il ne s'agit plus de poèmes à proprement parler, mais de prose et de vers mêlés, six contes, méditations ou essais, alternant avec de courtes odes se rapportant au commerce; le tout constituant une construction littéraire aussi équilibrée que ces églises flamandes qui allient le gothique au roman et la pierre au bois. Malgré la beauté, ou l'ingénieuse finesse, des strophes thiryques, ce que je préfère de loin, dans ce volume, ce sont les deux ou trois nouvelles où l'auteur de *l'Enfant prodigue* se manifeste en tant qu'écrivain narratif.

* * *

L'un de ces contes, *Simple Alerte*, est une chose vraiment magnifique. C'est l'histoire de la malédiction jetée par un commerçant-poète sur deux industriels qui l'ont condamné à mort au nom des impitoyables lois du négoce. Au moment de franchir pour la dernière fois le seuil du bureau où cette sentence vient d'être prononcée, le malheureux Vitaile éprouve le besoin irrésistible de prononcer à voix haute un vers d'André Gaillard :

Et la neige immortelle envahit les saisons...

Là-dessus, il va se tuer. Mais le charme suscité par cette incantation lui survit. A peine les associés féroces, Nantte et Juliat, ont-ils exécuté leur client, qu'un prodige se produit dans la pièce, théâtre de leur crime contre l'humanité et la poésie. Il se met à neiger dans leur bureau. A neiger, en plein mois de juillet, dans un lieu clos!... A neiger interminablement.

Les deux compères, affolés, croient d'abord à un truc de prestidigitation, sous le genre science amusante. Il doit y avoir quelque part une bonbonne de quelque chose, apportée sournoisement par le méchant Vitaile. On cherche, sans succès. Alors Nantte et Juliat ne savent plus que penser. Ils ferment à clé cette chambre dans laquelle se poursuit un miracle. Ils cachent l'événement, comme le pestiféré cache sa plaie. Et dans leur esprit modelé par le doit et l'avoir, dominé par l'argent, enfermé dans le cadre des notions positives, voilà qu'une indicible inquiétude commence à se répandre. Est-ce que, par hasard, il y aurait un autre monde que celui de la vie au jour le jour?... Est-ce que, au milieu des

Vous remplirez mieux votre tâche quotidienne...

si vous avez dormi sur
un matelas **SIMMONS**



Grâce à sa fabrication rationnelle résultant de 25 années d'expérience, SIMMONS vous assurera chaque nuit le repos nécessaire au travail de chaque jour.

La perfection des matelas SIMMONS, leurs qualités de confort, de durée, sont telles que chaque matelas SIMMONS est couvert d'une *garantie effective écrite*.

Toute une gamme de modèles et de prix.
Références de premier ordre: Administrations publiques et privées.
Hôpitaux, Cliniques, Institutions, Pensionnats, S.N.C.F.B., etc.

Documentation gratuite sur demande à la **SIMMONS BELGE**,
616-618, chaussée de Louvain, Bruxelles

LES FAMEUX MATELAS

SIMMONS

Pour mieux dormir...

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

POUR RENDRE VOTRE HABITATION PLUS CONFORTABLE :

LES VOLETS VAN EYCKEN

Devis gratuits sur demande

Bureau : 21, CHAUSSEE DE LOUVAIN

Ateliers : 30, RUE SCAILQUIN

Téléphone 17.27.16



C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles
53, rue Vautier, BRUXELLES

Victor THEUNISSEN & Co

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12

LIEGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

SOCIÉTÉS
d'ASSURANCES

A. G.
BRUXELLES

Fondées
en 1824 - 1830

INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - RENTES VIAGÈRES

Agence Générale de Liège

Louis SIMON-ROLLAND

Tél. 11220

23, rue Simonon

C. P. 13041

PRÊTS pour construire ou achats — Intérêts : 5 %



DE BEAUX ENFANTS

sont ceux dont la nourriture est saine, vigoureuse.

Rien de tel que de préparer les aliments à l'Extrait de Viande Liebig, produit pur qui contient, sous une forme très concentrée, la force, la saveur et le goût de la meilleure viande de bœuf. Il renforce les mets et les enrichit sans masquer leur saveur propre.

EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE



hommes agités par le commerce, des forces mystérieuses circulerait?... Y aurait-il un univers, enclos dans le nôtre, et où la dernière exclamation d'un poète éveillerait des puissances prêtes à se précipiter sur les bourreaux de l'innocence et les ennemis de la justice?...

De temps en temps, l'un ou l'autre des industriels maudits va glisser un coup d'œil, par le trou de la serrure, dans le bureau enchanté. La neige continue à tomber. Déjà elle atteint le niveau des tables, inonde les machines à écrire, envahit les classeurs. C'est terrible!... Et que dire aux employés, aux clients, aux ouvriers de l'usine que la vue de ce cabinet condamné, d'où s'échappe une odeur humide, n'est pas sans intriguer progressivement?

Nantte et Juliat se sentent devenir fous. Pour échapper à ce cauchemar, ils sont disposés à n'importe quel sacrifice, fût-il de donner quitus à tous leurs débiteurs, de renoncer à leurs bénéfices, ou de reconnaître l'existence d'un spirituel. Mais on enterre Vitaille : aussitôt le phénomène prend fin. La neige fond. Le bureau (ses téléphones, ses machines et ses livres) revient à son aspect normal. Moyennant quelques coups de torchon, les deux associés, à bout de forces, peuvent croire qu'ils ont rêvé. D'un commun accord, ils décident d'effacer à tout jamais l'incident de leur mémoire. Et les voici s'intéressant de nouveau à la hausse des frets. L'invisible a cessé d'exister pour eux. Tout est comme avant. Seule la tombe du poète assassiné témoigne encore de l'extraordinaire instabilité des certitudes humaines.

* * *

L'admirable, dans ce récit, c'est la conjonction ahurissante, mais imperturbable, du ton le plus paisible, du langage le plus uni et le plus réaliste avec le fantastique pur. Beaucoup moins réussi s'avère un morceau comme *Une Insomnie*, fantaisie d'un type connu dans laquelle on doit pourtant goûter une grande délicatesse de pensée et une infaillible virtuosité. L'auteur songe. Et Birotteau lui apparaît, Birotteau, le héros délicieux de Balzac. Un dialogue s'engage entre le négociant d'aujourd'hui et le négociant de jadis, dialogue dont le sujet est la probité commerciale et le mythe de la faillite. Finalement les deux interlocuteurs s'accordent à penser que le tourment du marchand en proie au souci des échéances est absurde, mais donne du goût à la vie. Là-dessus, naturellement, l'auteur se réveille. *L'Alibiste*, portrait pittoresque et moral du commerçant-type, à la manière de La Bruyère, clôt agréablement un livre qui se signale surtout par l'étonnante aisance de l'écriture et par un sens poétique on ne peut plus pénétrant et délicat.

On dit que M. Marcel Thiry a en portefeuille un manuscrit de roman. *Simple Alerte* fait souhaiter vivement de le voir publier. Et les autres fragments de l'ouvrage confirment la haute idée qu'on a d'un écrivain dont M. Paul Dresse — je crois devoir le rappeler — a remarquablement déterminé la personnalité dans une brochure pleine de substance : *Marcel Thiry, Evolution d'un poète*. Cet ouvrage, de même que *Marchands*, a paru aux Editions du Balancier, auxquelles on doit maintes initiatives non moins heureuses.

ROBERT POULET.

Un à-côté de la victoire irlandaise

Dès à présent on peut dire que l'Irlande a triomphé de la Grande-Bretagne, au cours de sa lutte séculaire, sur presque toute la ligne : ce « presque » sera éliminé à son tour lorsque l'Ulster aura été incorporé à l'Etat libre, ce qui arrivera très vraisemblablement un jour.

Quand? On ne saurait le dire. Prochainement peut-être. Il est en tout cas un dicton — nous ne saurions nommer son auteur — qui proclame : « *England's difficulty will be Ireland's opportunity* »; un ministre irlandais le rappelait récemment encore dans un discours public... Soyons persuadés que si jamais l'Angleterre se trouve engagée à fond ailleurs, l'Etat libre saura utiliser l'occasion : les six comtés du Nord (Antrim, Armagh, Down, Tyrone, Fermanagh, Derry) seront annexés par le *Saorstát Eireann* (« Etat libre » en gaélique), sans doute sur les bases d'une large autonomie, qu'ils le veulent ou non.

Le lien qui relie Londres à Dublin devient de plus en plus lâche. Le jour même où dans une séance historique le Parlement de Westminster votait en toute hâte la nouvelle législation rendue nécessaire par l'abdication d'Edouard VIII et l'avènement de George VI, le DAIL de Dublin adoptait une série d'amendements à la Constitution qui éliminaient les derniers vestiges de l'autorité royale à l'intérieur. Après le serment d'allégeance au Roi d'Angleterre et le droit d'appel au comité judiciaire du Conseil Privé, tribunal suprême pour tout le reste de l'Empire, voilà le poste de gouverneur général qui à son tour est aboli. Le dernier titulaire de ce poste ne paraît cependant guère avoir été encombrant du point de vue irlandais : M. Daniel Buckley, nommé gouverneur général par George V à la demande de M. de Valéra lui-même, n'était-il pas un ancien révolutionnaire?

Dans le domaine intérieur il ne reste donc plus trace, au sens littéral du mot, de l'autorité royale; dans la sphère des relations extérieures cette autorité joue encore, là où il s'agit de traités ou d'accords internationaux à signer et de représentants diplomatiques et consulaires à nommer. C'est dire que provisoirement l'« île sœur » continue à faire partie — oh! bien vaguement! — de l'Empire ou *Commonwealth* britannique.

« Bien vaguement », disons-nous. Car enfin sait-on que ni Edouard VIII, ni George VI n'ont été officiellement « proclamés » en Irlande à leur avènement?!

La victoire irlandaise saute aux yeux, crève les yeux. La capitulation anglaise est sans précédent. La domination britannique dans la Verte Erin a pris fin à tout jamais : s'il est un fait politique certain à notre époque c'est celui-là. Une restauration tsariste en Russie bolcheviste serait moins improbable qu'une reconquête de l'Irlande par l'Angleterre : c'est tout dire.

Récemment M. de Valéra se rencontrait à Londres avec le ministre britannique des Colonies. L'entrevue avait lieu apparemment sur l'initiative de M. Malcolm Mac Donald et du Cabinet britannique, non sur celle du chef du gouvernement (nous avons manqué écrire « chef d'Etat ») irlandais. On a palabré pendant des heures sans arriver à aucun résultat tangible. Ne nous arrêtons pas à ce dernier détail : ce qui importe c'est le fait même de l'entrevue. Car enfin la guerre économique anglo-irlandaise dure toujours; car enfin l'irréductibilité de M. de Valéra est notoire (sans parler de ses antécédents de révolutionnaire et de condamné à mort); car enfin c'est à M. de Valéra que sont

des les derniers amendements à la Constitution dont nous parlons plus haut, amendements si significatifs. N'importe : les indulgences de la Grande-Bretagne de nos jours pour l'Irlande d'aujourd'hui sont presque sans limites!

A quoi tient pareil état de choses succédant à des siècles mouvementés au cours desquels le régime anglais s'était trop souvent montré oppresseur, voire cruel? Siècles durant lesquels l'idéal national à atteindre avait paru parfois éloigné au point de devenir presque inaccessible?

La réponse à cette question n'est pas aisée. La victoire irlandaise tient à plusieurs raisons, mais il en est une qui nous semble avoir été péremptoire. Un livre récemment paru (ou plutôt réédité, mais toujours d'actualité) la met en évidence : ce livre a pour titre *L'Irlande : dupe ou héroïne?* et pour auteur le comte Midleton (1). Ainsi que ce titre semble l'indiquer déjà, l'auteur n'est nullement un enthousiaste de la cause irlandaise : au contraire. Par-ci par-là il veut bien reconnaître que l'Angleterre a eu tort ou que l'Ulster n'a pas eu tout à fait raison, mais, somme toute, ce sont les Irlandais qu'il a tendance à rendre responsables de ce qu'il arrive de désastreux à l'Irlande. Inutile d'ajouter qu'il s'étend complaisamment sur tout ce dont il peut être excipé en faveur du régime britannique, sur la prospérité atteinte par l'Irlande en 1906 et les années suivantes, par exemple : « Il serait difficile, en effet, de se représenter un ciel moins chargé de nuages que le ciel irlandais de cette période-là » (p. 82).

Mais la partie du livre de lord Midleton qui a surtout retenu notre attention est le chapitre intitulé « L'Irlande et l'Amérique » : mine de renseignements hautement instructifs :

« Cent cinquante ans durant les Etats-Unis ont prétendu au droit d'agir à leur guise. L'éloignement physique les a immunisés contre les obligations et les restrictions de la politique étrangère. Une nation est une unité libre et que rien ne lie; elle est irresponsable vis-à-vis des autres nations : tel est le premier dogme de leur religion. » En conséquence « leurs incursions spasmodiques dans les questions d'intérêt mondial n'ont pas toujours été sages ou conséquentes avec elles-mêmes ».

Cependant « républicains et démocrates, financiers et cultivateurs, Etats de l'Est et de l'Ouest » sont restés au cours de toute cette période et jusqu'à ces dernières années sous l'influence d'un facteur d'ordre permanent : leur méfiance à l'égard de la Grande-Bretagne. De là un lien entre les Etats-Unis et l'Irlande, lien que rien ne pouvait briser. Enfanté par leur antipathie mutuelle pour l'Angleterre, ce lien était constamment cimenté par le torrent d'immigrés arrivant des côtes irlandaises. Conséquence : les déboires de l'Irlande ont fini par influencer profondément l'opinion américaine. Or, ses déboires, l'Irlandais sait les exposer « de façon brillante ».

La conviction que la Grande-Bretagne était à l'égard de l'Irlande une puissance tyrannique était à ce point enracinée chez les Américains que les Yankees impartiaux venus en Irlande pour y étudier la situation d'après-guerre ont été bien surpris de constater « que 1920 était aussi loin de 1850 que le paquebot à bord duquel ils avaient traversé en quatre jours l'Atlantique ressemblait peu au *Mayflower* ».

D'année en année des organisations iro-américaines solidement retranchées sur le sol des Etats-Unis envoyaient en Irlande, en vue de la lutte à mener contre l'Angleterre, de 50 à 100,000 livres sterling par an. Les féniens tramaient complot sur complot. Parnell lui-même ne trouva pas grâce devant les « Invincibles », également d'organisation américaine. De 1867 à 1923 (or la Grande-Bretagne capitulait dès 1921 : le « traité » anglo-irlandais

était signé le 5 décembre), l'*Irish World*, que dirigeait Patrick Ford, ne cessa de publier des articles incendiaires et qui parfois constituaient de véritables incitations au meurtre et à l'assassinat. Les Américains laissaient faire. Tolérance remarquable, note ironiquement l'auteur, même dans « le propre pays de Dieu » (*God's own country*); c'est, paraît-il, ainsi que les Yankees aiment à désigner modestement leur Amérique.

En Irlande le sang coulait à flots. En quelques mois vingt-deux matelots anglais étaient tués ou blessés à Queenstown (devenu maintenant Cobh) par des assassins arrivés des Etats-Unis. Personne ne fut châtié. Plusieurs évêques irlandais déplochèrent, blâmèrent et dénoncèrent à l'époque l'illégalité et l'immoralité importées par ces sicaires dans la pieuse Irlande.

Il est cependant temps de préciser notre position : bien que les crimes politiques ne nous disent rien qui vaille, notre but ici n'est pas de blâmer le *modus procedendi* de certains nationalistes irlandais. Ce qui nous intéresse, c'est le rôle de l'Amérique. Nullement ennemi des aspirations de l'Irlande à l'indépendance, il nous sera cependant permis de trouver ce rôle assez singulier. L'auteur en arrive — avec raison — à se demander si le gouvernement de Washington fermait délibérément les yeux sur les excès commis par ses ressortissants et sur leurs répercussions possibles. Arrivait-il au gouvernement britannique d'incarcérer comme suspects des citoyens américains nés en Irlande, ceux-ci sollicitaient à grands cris l'intervention du gouvernement américain et l'obtenaient. C'est que le Président des Etats-Unis, s'il avait abandonné ces suspects à leur sort, aurait pu avoir maille à partir avec le Congrès. Or celui-ci (ses membres avaient à tenir compte de nombreux suffrages irlandais) n'y allait pas de main morte, votant sans cérémonie des résolutions qui demandaient le *Home rule* pour l'Irlande ou sa séparation d'avec l'Empire britannique. Toujours le gouvernement de Washington laissait faire.

Au cours de la Grande Guerre l'attitude des hommes politiques américains fut marquée au coin d'un plus grand sans-gêne encore. En 1916 le Sénat américain votait une résolution demandant un traitement de faveur pour les rebelles irlandais faits prisonniers après l'insurrection de Dublin. Cette fois la longanimité du Cabinet britannique était mise à une trop forte épreuve. Lord Grey qui, pour le malheur de l'Europe, était encore ministre des Affaires étrangères(1), se plaignit « en un langage mesuré » (évidemment!) dans une lettre adressée à l'ambassadeur Walter Page. On y lisait :

« Si l'humanité est leur mobile (le mobile des sénateurs) pourquoi ignorent-ils les horreurs, authentiques celles-ci, de Belgique et les massacres d'Arméniens? Ceux-ci étaient abominables et n'avaient pas été provoqués, alors que dans les récents incidents irlandais il n'y a eu de non-provoquée que l'insurrection elle-même : pendant plusieurs jours celle-ci présenta un danger formidable. »

L'auteur ne nous dit pas quelle fut la réponse américaine.

En 1918, trois Américains, quelque peu encouragés par le Président Wilson lui-même, obtiennent de M. Lloyd George qu'il « sanctionne » une tournée qu'ils vont entreprendre en Irlande. MM. Walsh, Dunne et Ryan visitent un certain nombre de villes se disant représentants d'une « Commission américaine d'indépendance irlandaise » (qui engloberait 20 millions d'hommes); ils prononcent des discours extravagants, prônent la « république irlandaise » (2); il leur arrive même quelquefois de faire l'éloge

(1) Ces mots « pour le malheur de l'Europe » se rapportent dans ma pensée au rôle néfaste de Grey en 1914 : si à cette date il avait tenu à l'ambassadeur d'Allemagne un autre langage, il n'y aurait pas eu de guerre.

(2) A une époque beaucoup plus rapprochée de nous, M. Coddell Hull, secrétaire d'Etat (ministre des Affaires étrangères), des Etats-Unis, a aussi

(1) Ancien grand propriétaire foncier en Irlande, ancien membre du Parlement, ancien ministre de la Guerre, ancien secrétaire d'Etat pour l'Inde.



Très Gentes Dames
et

Très Nobles Seigneurs

Pour fêter avec éclat son 40^e Anniversaire, la
Chocolaterie Jacques vous convie à participer
au « Grand Tournoi des 6 meilleurs Jacques »,
doté de 100.000 francs de prix en argent.

Dès à présent, ne mangez que du superchocolat
Jacques et gardez soigneusement les emballages.

TOURNOI DES 6 MEILLEURS
JACQUES
SUPERCHOCOLAT

Avant d'acheter
des cigares

adressez-vous à la Maison

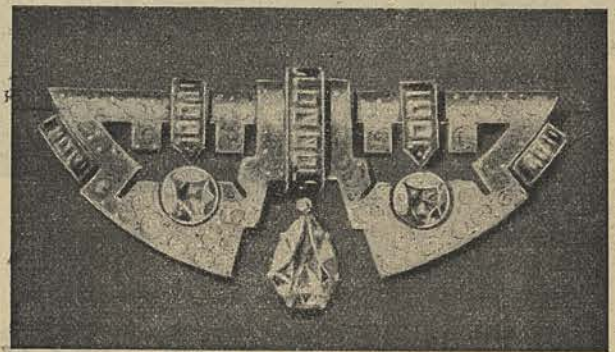
A. ZABIA

24, rue du Musée
Place Royale
Bruxelles

vous y trouverez
des assortiments très réussis en Cigares de La Havane
Cigares de la Jamaïque
Cigares des Iles Canaries
et Cigares du Pays

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE
DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



GRAND OLIP — TRANSFORMABLE EN
BROCHE ET EN DEUX PETITS OLIPS



OLIP D'OREILLE

Projets de transformation
de bijoux

25, avenue de la Toison d'Or

de la rébellion d'avril 1916. Les autorités britanniques restent passives. Et dire qu'un feld-maréchal anglais était gouverneur général à l'époque!

S'enhardissant de plus en plus, les Américains amorcent alors toute une enquête officielle sur les droits de l'Irlande, en vue de la Conférence de la Paix... Avons-nous assez précisé que nous ne nourrissons aucune hostilité à l'adresse des aspirations irlandaises? Il nous sera bien permis cependant de voir dans une telle attitude à l'égard d'une puissance alliée (ou tout au moins « associée ») un bien étrange manque de tact (1)... Quoi qu'il en soit, de décembre 1918 à septembre 1919, les Commissions des Affaires étrangères du Sénat et de la Chambre des représentants à Washington procèdent à toute une enquête et publient officiellement des masses de documents qui « travestissent l'histoire, remontent jusqu'aux Tudors, attaquent véhémentement vivants et morts, représentent de façon fantastique la situation irlandaise ».

Parmi les témoins figurait un magistrat du nom de Cohalan, lequel avait envoyé le 17 avril 1916 à l'ambassadeur d'Allemagne à Washington — ce que le gouvernement américain pouvait difficilement ignorer — la communication suivante :

« Une révolution irlandaise ne saurait réussir qu'avec l'appui de l'Allemagne. Cet appui devrait consister surtout en attaques aériennes contre l'Angleterre et une partie de la flotte, coïncidant avec la révolution en Irlande. Puis il faudrait, si possible, débarquer en Irlande des troupes, des canons et des munitions, peut-être aussi quelques officiers de zeppelins. Ce qui permettrait de fermer à l'Angleterre les ports irlandais, d'établir sur la côte irlandaise des stations pour sous-marins et d'empêcher les vivres d'arriver en Angleterre. Les services rendus par la révolution pourraient ainsi décider de l'issue de la guerre.

» Il (Cohalan) prie qu'un télégramme soit envoyé à Berlin dans ce sens. »

Le rapport publié par les Commissions était de plusieurs centaines de pages. On y trouvait les suggestions les plus saugrenues, telles que celle-ci : les représentants américains à la Conférence devront insister pour qu'une Commission de sept membres soit nommée, dont aucun ne pourra être citoyen britannique. Elle devra enquêter sur toutes les circonstances de la rébellion de Dublin de 1916, sur les mauvais traitements censés avoir été infligés aux détenus, etc.

Le rapport contenait aussi des comptes rendus d'entretiens avec Wilson à Paris, et les réponses attribuées au Président étaient textuellement reproduites, apparemment sans qu'il y eût eu aucune confirmation de sa part.

Pour tout dire, le sans-gêne de nos amis américains s'en donnait à cœur joie. Mais Londres gardait le silence!

Lord Midleton se demande ce qui serait arrivé si le Parlement britannique s'était permis à son tour de promulguer *urbi et orbi* sa version à lui de la question nègre dans les Etats du Sud de l'Amérique, ou avait organisé des expéditions de flibustiers pour contrecarrer les effets de la Prohibition?

Mais, milord, objecterons-nous, les Américains savaient à quoi

parlé de « république irlandaise » dans une allocution, comme il allait débarquer à Southampton pour se rendre à la Conférence économique de 1932 à Londres. Le gouvernement britannique ne paraît pas avoir réagi. Encore une fois : on peut ne rien avoir contre la proclamation d'une république à Dublin et n'en rester pas moins bouche bée devant des procédés d'une telle « délicatesse ».

(1) Le précédent bessarabien me revient ici à la mémoire : en 1920, à Paris, la France, l'Angleterre, l'Italie et le Japon sanctionnèrent l'annexion (sans plébiscite) par la Roumanie de la Bessarabie, province russe, en déclarant que cette question de l'annexion ne pourrait pas être soulevée à nouveau par la Russie dans l'avenir. Là aussi le procédé est d'un goût douteux. Mais il faut bien reconnaître qu'en 1920 la Russie impériale n'existait plus depuis trois ans, alors que la Russie nouvelle manière, l'U. R. S. S., ne s'était pas encore imposée à l'admiration des Etats bourgeois de l'Occident. Entre les deux procédés il n'en existe pas moins quelque analogie!

s'en tenir; ils savaient qu'avec l'Angleterre ils peuvent se permettre presque tout. Dès lors, pourquoi se gêner?

Un ex-ambassadeur d'Amérique à la Cour de Saint-James ne déclarait-il pas, il y a une douzaine d'années, dans un article publié dans une grande revue des Etats-Unis, que le désir de ne rien faire qui pût être désagréable à ces derniers était à la base de toute politique extérieure britannique?!

Apparemment, l'Américain « moyen » paraît persuadé de cette vérité — et il agit en conséquence.

Après avoir parcouru le livre de lord Middleton on se sent plus que jamais convaincu que c'est bien la gêne atroce inspirée par l'opinion publique américaine qui a forcé le Cabinet Lloyd George à capituler devant les Irlandais (1) en 1921. Par une opinion déjà soupçonneuse par tradition là où il est question de la Grande-Bretagne et qui, travaillée, chauffée à blanc par l'incessante propagande irlandaise, aurait bien pu devenir un jour nettement anglophobe et dès lors activement dangereuse.

De là l'étonnante tolérance manifestée du côté britannique tant d'années durant, mais surtout de 1918 à 1921, de là le « traité » du 5 décembre 1921 lequel, « lâchait » carrément trois cent mille unionistes irlandais, traité que le régime de Valéra est du reste en train de transformer, lui aussi, en chiffon de papier. Il y a lieu d'ajouter qu'il peut se réclamer à bon droit à cet égard du « statut de Westminster » adopté en 1931, statut dont les effets ne sont guère à craindre là où il s'agit de Dominions profondément loyalistes, mais qui, en Irlande, semble lâcher bride à toutes les velléités d'indépendance.

Ainsi que nous le disions au début, un retour en arrière est hors de question. Le but élevé que le patriotisme irlandais s'était proposé de siècle en siècle est presque atteint : il ne reste que l'Ulster. S'il y a guerre, soyez certain que l'Irlande restera neutre — à moins cependant que... Mais non : M. de Valéra n'a-t-il pas déclaré il y a quelque temps que jamais, au grand jamais, l'Irlande ne servira de base à une agression contre l'Angleterre? Rien de mieux. Et si cependant, à un moment particulièrement critique, celle-ci se refuse à consentir aux projets du *Saorstát* sur l'Ulster?... Autre question plus indécise encore : quelle est au juste la valeur intrinsèque d'une telle déclaration? Combien d'autres, beaucoup plus solennelles, qui dorment leur dernier sommeil là où reposent pêle-mêle — *requiescant in pace* — traités violés, engagements foulés aux pieds, pactes mort-nés, *gentlemen's agreements* fauchés dans leur fleur!... Ne soyons pas trop pessimiste toutefois, et puisque l'Angleterre paraît rassurée, sur ce point, du côté irlandais, gardons-nous bien d'être plus Anglais que les Britanniques eux-mêmes.

Comte PEROVSKY.

(1) Je dis bien « les Irlandais » tout en sachant fort bien que M. Cosgrave et ses amis acceptèrent à l'époque des concessions que les valéristes rejetèrent. Mais aujourd'hui que le « traité » anglo-irlandais n'est plus qu'un souvenir et ne gêne aucunement le parti au pouvoir à Dublin, on peut bien dire que c'est l'Irlande du Sud prise en son entier qui a triomphé.

Conférences Cardinal Mercier

18^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

10^e année

La prochaine conférence sera faite le samedi 20 mars 5 heures (Salle du Collège Saint-Michel), par

Le R. P. SANSON,

SUJET : L'Appel de la Route,

de la route tracée par l'Évangile!...

Cartes de 5 à 25 francs en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, rue Treurenberg (tél. 17.97.80)

Quel est le livre qui m'a laissé l'impression la plus profonde?

En parcourant les réponses publiées par la Revue qui avait posé cette question, j'ai, moi aussi, interrogé mes souvenirs. Bien vite, deux ouvrages ont surgi devant mes yeux, deux livres qui m'ont laissé des impressions tellement fortes que je ne les ai jamais oubliées. Pour le premier, le seul énoncé du titre fera sans doute battre beaucoup de cœurs et ranimera des enthousiasmes endormis dans les brumes du passé.

Au plus loin de mes souvenirs, je revois mon excellente mère donnant chaque jour la leçon de catéchisme aux quatre plus jeunes de ses enfants et récompensant leur attention par quelque récit attachant. Sur ses lèvres alternaient les grands faits de l'Histoire Sainte et les aventures merveilleuses de Robinson Crusoé, qui nous étaient retracées dans tous leurs détails. Un jour, ma joie et ma fierté furent extrêmes, quand, en témoignage de satisfaction pour mon application à la lecture, ma mère me fit cadeau du volume original où dans sa jeunesse elle avait appris à connaître et à aimer Robinson. C'était un modeste livre cartonné de papier marbré, avec dos en veau clair et titre doré, intitulé : *Aventures de Robinson Crusoé d'après le plan tracé par J.-J. Rousseau* (1). L'impression était très ordinaire et les gravures, dues à un artiste peu exercé, fort médiocres. Néanmoins ce cher livre, qui fut le premier de ma bibliothèque, me demeure comme le plus précieux des trésors, car il est tout imprégné encore des chaudes tendresses maternelles et il ne cesse d'évoquer une voix tant aimée.

L'œuvre anonyme a connu un légitime succès. Jeté par la tempête dans une île déserte des mers tropicales, le voyageur réussit à y vivre durant de nombreuses années en découvrant successivement tous les moyens de subvenir à ses besoins. Il arrache à la nature les aliments, les vêtements, les outils et les armes nécessaires, il construit une demeure, il délivre Vendredi des mains des anthropophages et s'en fait un ami. Il est finalement rapatrié par un navire espagnol et il retrouve son père dont il avait, en s'embarquant autrefois, méprisé les conseils et enfreint les volontés.

Histoire bien faite pour enflammer les jeunes imaginations au contact des dangers courus, des efforts faits pour les surmonter, des richesses procurées par la nature et des splendeurs de la végétation des Tropiques! C'était la meilleure et la plus attrayante des démonstrations de ce que peuvent l'intelligence et la volonté de l'homme quand la nécessité le pousse! Et les remords du voyageur, non moins que sa joie de retrouver sa famille, venaient ajouter une haute leçon morale au pittoresque des aventures et au charme des descriptions prestigieuses. Qui de nous n'a rêvé de partager l'existence mouvementée du pauvre exilé en dérobant comme lui les secrets d'une nature inépuisable? Sans doute, on a cru faire mieux après 1823. Le *Robinson suisse*, le *Robinson du Spitzberg ou des glaces*, les *Robinsons de la Grande-Chartreuse*, les *Robinsons de la Nouvelle-Calédonie* se sont efforcés d'apporter des variantes aux textes primitifs, mais le bon accueil fait à ces entreprises a dérivé et dérivera toujours de l'intérêt

(1) In-12 de 232 pages avec 5 gravures. Bruxelles, chez Voglet, imprimeur-libraire, vis-à-vis le Palais de Justice, 1823.

séduisant inspiré par la lutte de l'homme contre des éléments qui semblaient devoir l'anéantir.

Ce que Crusoé avait été au temps de mes premières lectures, un romancier anglais devait l'être après une quinzaine d'années. Pour approfondir l'histoire politique du XIX^e siècle alors à son déclin, comme aussi pour perfectionner mes connaissances de la langue anglaise, j'avais étudié plusieurs vies du ministre Disraeli, qui venait de s'éteindre (1881). Les auteurs renvoyaient au roman intitulé *Endymion*, publié par Disraeli quelques mois avant son décès et contenant le récit de sa vie. En réalité, la trame du récit se rapprochait étonnamment des aventures de Robinson.

Issu d'une famille israélite non dépourvue de ressources mais fixée dans un manoir du Buckinghamshire, où son chef s'absorbait dans des travaux de critique littéraire, le jeune Benjamin n'avait pas fait d'études supérieures, ne fréquenta ni Eton ni Oxford ou Cambridge. Il eut l'avantage d'être élevé dans la religion chrétienne, et de plaire par son intelligence éveillée à quelques amis que son père avait conservés à Londres. Vers l'âge de quinze ans, il entra en qualité de clerc chez un avoué et une existence modeste lui parut pendant plusieurs années devoir être son sort. Mais ses facultés s'éveillant lui permirent de réparer les lacunes de son instruction. Un ami de son père l'introduisit dans un salon littéraire de Westminster où ses goûts s'affinèrent et le firent remarquer. Des romans lui procurèrent un renom et un lord ami le patronna pour le faire entrer dans la politique. Six fois en suivant il échoue aux élections pour la Chambre des Communes. Enfin, en 1837 il est élu, à trente-deux ans, mais son *Maiden speech* a si peu le don de plaire qu'il doit l'interrompre devant la désapprobation générale. Sans se décourager, il étudie l'art de la parole en même temps qu'il arrête un programme politique destiné à rajeunir le parti *Tory*, en englobant parmi les conservateurs modérés les partisans d'une évolution trouvant sa base dans les traditions nationales. Il préconise hardiment l'extension du droit de suffrage, la liberté commerciale, l'affranchissement de l'Irlande, la liberté pour les catholiques, en même temps qu'il souhaite l'extension du Commonwealth britannique sous forme d'un empire entouré de Dominions associées et non vassales. En 1839, il épouse lady Windham Lewis, qui lui procure une situation en vue dans les cercles politiques et un salon recherché entre tous dans West-End. A partir de ce moment la réputation politique vient se joindre au crédit de l'écrivain. Ministre en 1852, bientôt premier ministre, il est le ferme soutien de la reine Victoria, il s'impose à l'Europe lors du traité de Berlin, il donne à sa patrie l'île de Chypre et le contrôle sur le canal de Suez, en même temps qu'il fait décerner à sa souveraine le titre d'Impératrice des Indes.

Bref, il s'illustre par les réformes intérieures de son pays et par la direction des affaires européennes, et il termine sa carrière en acceptant un siège à la Chambre des Lords sous le titre de Earl Beaconsfield.

C'était cette ascension émouvante du petit commis d'avoué que racontaient les deux volumes intitulés *Endymion*, où sous des noms d'emprunt, aisés à démasquer, on reconnaissait l'auteur, Napoléon III, l'impératrice Eugénie, Bismarck, O'Connell, le cardinal Manning, Dickens, Tackeray, Gladstone, Peel, Palmerston et bien d'autres. Les portraits attachants alternaient avec des descriptions charmantes des salons et de la vie rurale.

Là se montraient dans toute leur hauteur les barrières dressées par les usages ou les préjugés d'une grande nation devant l'ascension d'un jeune homme dépourvu de culture, de notoriété, et de protecteurs. Successivement, elles s'abaissaient devant les talents et le caractère d'un esprit supérieur qui s'était instruit et grandi par ses moyens personnels et dont l'âge mûr devait

connaître des amis et des admirateurs reconnaissants et d'éclatantes victoires.

Sur un vaste théâtre Disraeli avait renouvelé les prodiges de la lutte soutenue par Robinson dans son île lointaine, avec cette différence que les succès du ministre avaient procuré le bien de son pays et la paix aux nations. Tous deux enseignaient la vérité de l'adage « Vouloir, c'est pouvoir ». De là sont venues les sympathies ardentes que je leur conserve et que je voudrais voir partagées par toute la jeunesse.

BARON PAUL VERHAEGEN,
Président honoraire à la Cour de cassation.

La théologie en veston

En tournée de conférences

Saint Jérôme à vue d'oiseau^(*)

La veuve Paula, sa brebis fidèle, ne tarda pas à le rejoindre sur la terre d'Orient, contrairement à Marcella qui, malgré l'invitation pressante qu'elle reçut par la suite, s'obstina à rester à Rome, retenue qu'elle y était probablement par des raisons de famille. Eustochium suivit sa mère ainsi qu'un essaim de vierges. Il y avait longtemps que Paula ne se tenait pas du désir d'aller pérégriner dans l'Égypte monastique et aux Lieux-Saints. L'occasion cette fois était bonne de mettre à exécution son projet; elle ne manqua pas de la saisir. L'on se retrouva à Salamine chez l'évêque Epiphane, qui avait été son hôte autrefois. Jérôme amenait avec lui son frère et quelques moines. On s'organisa en caravane et l'on se mit en route sans plus tarder. Il est facile d'imaginer ce que dut être le voyage : un enchantement. On cheminait Bible en mains, en se donnant le luxe d'examiner les moindres endroits et de contrôler les moindres détails, sous la conduite de guides experts — *monstratores* — réquisitionnés *ad hoc*. Du coup le texte sacré ne perdait rien de sa couleur, illustré qu'il était par la vision même des choses.

A Jérusalem et à Bethléem l'enthousiasme de la caravane est à son comble. Paula en particulier donne libre cours à sa sensibilité. On a peine à l'arracher d'un sanctuaire pour la conduire en un autre : au Sépulcre, elle « lèche » littéralement, — *ore lambebat*, — l'endroit où a reposé le corps du Sauveur; à Bethléem, il lui semble voir revivre devant ses yeux les scènes augustes de la Nativité. Quant à l'Égypte monastique, qu'elle visite ensuite, elle y aurait volontiers élu domicile si n'avait primé chez elle le désir d'habiter les Lieux-Saints.

* * *

Finalement, la sainte colonie choisit Bethléem comme lieu de son repos. A Jérusalem d'ailleurs la place était prise, Rufin et Mélanie ayant élu domicile sur le mont des Oliviers. Le temps de construire les monastères, et l'on s'installe, cette fois à poste fixe et pour n'en plus sortir. *Tunc tenuerunt nos fixae sedes et*

(1) Voir la *Revue catholique* des 19 et 26 février et du 5 mars.

inveteratum sanctorum locorum desiderium, constate Jérôme avec un soupir de soulagement (1).

Si Marcella qui, on ne sait pourquoi, est restée à Rome, connaissait les joies de Bethléem, elle accourrait sûrement, tant le voisinage du berceau divin est incomparable...

Les premières années sont paisibles. Jérôme respire vraiment dans la « *villula Christi* », dans la « petite bourgade du Christ », ainsi qu'il nomme gracieusement Bethléem, loin de l'« *urbs turbida* », de la « ville bruyante ». Il est là comme chez lui. Ne lui arrive-t-il pas d'écrire « mon Bethléem : *Bethleem meam* », comme s'il s'agissait de sa propre patrie? C'était bien en effet celle de son âme. Il peut enfin travailler en paix à l'abri des calomnies et des morsures de l'envie. Aussi s'en donne-t-il à cœur joie.

Le temps que les exercices de la vie monastique ne lui prennent pas, il l'emploie à lire ou à écrire. « *Aut legit aliquid semper, aut scribit* », nous dit de lui un de ses visiteurs : « Il est toujours à lire ou à écrire (2). » Il vit en quelque sorte penché sur la page sainte, occupé à la déchiffrer et à en percer les intimes secrets, — *totus semper in lectione, totus in libris* (3). Traductions et commentaires se succèdent dès lors au rythme régulier. Il n'est pas douteux que le voisinage de la Crèche l'inspire et que toutes sortes de suggestions lui en arrivent. Il est là dans sa véritable atmosphère. C'est, on ne saurait l'oublier, l'inspiration de la foi qui lui venait du voisinage du berceau divin, qui a présidé à l'enfantement de notre *Vulgate*.

Au surplus, il continue à se cultiver en hébreu, « de peur, en l'abandonnant, d'en être abandonné »? Il s'y perfectionne même. Il a eu la chance de trouver un rabbin, Bar-Anina, qui, tel Nicodème quand il vint trouver Jésus, vient lui donner des leçons la nuit, par crainte de ses congénères. Avec cela une correspondance énorme, des visites assez fréquentes, de quoi surmener en somme l'homme le plus résistant. Que de fois n'est-il pas obligé de prendre sur son sommeil pour achever un traité ou satisfaire un correspondant qui le harcèle! Il a heureusement des scribes à sa disposition, mais, telle est l'étendue de son labeur et sa ténacité à dicter, qu'il finit à la longue par lasser leur patience.

* * *

Cette quiétude est malheureusement de courte durée. Il a beau, nous dit-il, se cacher dans sa cellule, la jalousie tenace vient encore l'y trouver. A Rome, ses travaux scripturaires continuent à être l'objet de critiques acerbes. On le traite de « novateur », voire de « faussaire ». Il le sait. Ses amis le lui disent ou le lui écrivent. Les préfaces de ses livres sont toutes parsemées d'allusions à la cabale impie qui a juré sa perte, aux « chiens enragés » qui le poursuivent pour le mordre, aux écueils entre lesquels il est obligé de conduire habilement sa barque pour ne point faire naufrage. Telles les saintes femmes qui adoucissent la passion de Jésus, les pieuses dames sont là heureusement qui veillent, soucieuses de lui amortir le choc, l'empêchant de succomber à la dépression qui le guette, l'encourageant, l'enveloppant de leurs prières comme d'une ombre douce.

Qui plus est, dès les premiers mois de 397, les querelles dogmatiques s'en mêlent. Ne l'accuse-t-on pas d'avoir fait siennes les spéculations hardies d'Origène, le grand docteur alexandrin? Il proteste sans doute qu'« il a loué l'interprète des Ecritures, non le théologien ». Mais le débat s'envenime, un interminable et navrant débat. Des questions de personnes interviennent.

(1) *Ep.*, LXXVII, 8.

(2) Le moine Postumianus dans Sulpice-Sévère, *Dial.*, I, 9.

(3) *Ibid.*

Son ami Rufin entre même en lice, et l'on assiste dès lors à une lutte fratricide sur laquelle il vaut mieux tirer le voile. L'incident avec saint Augustin n'est point non plus à la gloire de l'impulsif Dalmate.

En juillet 395, c'est l'invasion des Huns qui met la panique en Palestine. Adieu le « saint loisir » qui rendait possible la lecture méditative des Ecritures! *Primum vivere...* le souci de la vie prime tout maintenant. Et pourtant, telle est la flamme sainte qui anime Jérôme à l'étude sacrée qu'il réussit *per fas et nefas* à continuer son œuvre. *Laboremus* : n'est-ce point pour lui le meilleur moyen d'oublier les calamités du temps?

Il doit compter aussi avec sa santé débile. Son corps « toujours délicat » subit de rudes assauts. Durant l'année 398, en particulier, il est réduit par la maladie à une inaction à peu près complète, et il lui arrive de dicter de son lit tout brûlant de fièvre. En 402, la mort de Paula le plonge dans un deuil profond. Il n'a plus goût à rien; son courrier reste en souffrance; ses travaux languissent. Il a perdu avec elle « sa consolation », et tout lui est indifférent sauf le souvenir de la chère défunte. La musique, nous dit-il, n'est-elle point importune dans le deuil? En 406, nouvelle maladie grave. Jérôme n'a, il est vrai, que cinquante-neuf ans, mais les années commencent à lui peser. Il se reprend néanmoins, et mène à bonne fin les commentaires des grands et des petits prophètes.

* * *

En 410, nouvelle blessure : c'est le sac de Rome par Alaric, qui le touche au vif de sa foi patriotique, car, pour lui comme pour beaucoup de ses contemporains, les destinées éternelles de Rome ne faisaient aucun doute. C'est l'exode des réfugiés qui, maintenant, arrivent en foule à Bethléem, et qu'il doit secourir avant tout. C'est la mort de plusieurs de ses amis romains qui l'afflige et le consterne au delà de toute expression. C'est, de toute façon en somme, le temps des larmes.

Une fois de plus cependant, il arrive à se ressaisir. De 414 à 416 il élabore le *Commentaire sur Jérémie*. En 415, toujours vaillant contre les hérétiques, il écrit ses *Dialogues contre les Pélagiens*. Au début de 419, la mort d'Eustochium lui donne le coup de grâce. Avec elle c'est un passé qui disparaît, et quel passé! C'est toute sa vie qui s'effondre. Il voudrait bien encore polémiquer contre les hérétiques. Mais une grande lassitude l'envahit. « M'exhorter à composer, écrit-il à un ami, c'est imposer au vieux petit âne une lourde charge. La vivacité d'esprit et les forces corporelles m'ont complètement abandonné par suite de mes continuelles maladies (1). » Et l'année suivante : « La dormition soudaine de la sainte et vénérable Eustochium nous a tout à fait contristé et a presque changé notre manière de vivre, car en plus nous ne pouvons, pour bien des choses, réaliser nos désirs, et l'ardeur de l'esprit est mise en échec par l'infirmité de la vieillesse (2). »

Sa dernière lettre est une lettre amicale pour Alypius et Augustin. Là encore, tout en se disant prêt à polémiquer contre Anianus, un collaborateur de Pélagé, si Dieu lui donne, avec la santé, un nombre suffisant de scribes, il déclare que la mort d'Eustochium a été pour lui la cause d'une irréparable dépression.

Le 30 septembre 419 il s'effondrait littéralement au bout du sillon que, laborieusement, il venait de tracer dans le champ de l'Eglise.

D^r DENYS GORCE,
Docteur ès lettres.

(1) Ep., GLII.
(2) Ep., GXLIII.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

CHEZ LE GÉNÉRAL FRANCO

Après avoir vu Salazar, M. Raymond Recouly s'en fut chez Franco. Nous avons reproduit la semaine dernière, à cette place, les déclarations du dictateur portugais Voici l'essentiel de ce que le chef de l'Espagne de demain dit à l'envoyé de Gringoire :

Franco dit les causes du soulèvement

J'interroge tout de suite le général sur un point qui, par son intérêt, son importance psychologique et politique, me paraît dominer nettement tous les autres : les origines du soulèvement national, ce que les Espagnols appellent le *movimiento*.

— Elles sont très simples, me répond-il. Vous connaissez le mot fameux de l'Écriture : « Tu enfanteras dans la douleur. »

La République espagnole, elle, n'a pas été enfantée dans la douleur, mais, au contraire, dans la facilité, pour un peu dans la joie. Elle nous est, un beau matin, tombée du ciel, si tant est que le ciel soit pour quelque chose dans son avènement. Nous avons eu une République sans véritables républicains. Pendant six années, après des hauts et des bas, dans notre pays moins fait que tout autre pour le régime parlementaire, elle n'a pas cessé d'accumuler les destructions et les ruines.

La situation, déjà très mauvaise, est devenue désastreuse, désespérée, après le succès du Front populaire aux élections de mars dernier. Tout ce qui représente, dans le passé, comme dans le présent, la grandeur, la noblesse, la force morale et matérielle de l'Espagne, s'est trouvé, peu à peu, éliminé. De gouvernement véritable, avec le sens qu'on attache à ce terme dans les nations civilisées, il n'en existait plus chez nous. Communistes et anarchistes imposaient de plus en plus leur volonté, leur loi. L'Espagne était en train de passer sous un régime entièrement soviétique, de devenir une simple filiale du *Komintern*.

Dans ces conditions, que devions-nous faire, nous les militaires, généraux, officiers de tous grades, chefs de l'armée qui avons toujours eu à cœur les destinées et le salut de la patrie.

Agir, ou périr avec elle. Nous n'avions plus d'autre choix.

Nous savions de source sûre que les partis les plus avancés, communistes et anarchistes qui, pour la première fois dans notre histoire, s'étaient étroitement alliés aux dernières élections, préparaient un coup de force pour s'installer officiellement, définitivement au pouvoir, pour compléter leur mainmise sur le pays.

Au début de juillet, l'ignoble assassinat de Calvo Sotelo prémédité, voulu par le gouvernement, ne nous laissait plus aucun doute. C'était là le premier acte de la conquête communiste.

C'est alors que nous avons décidé d'intervenir, sûrs que non seulement l'armée tout entière, mais la grande majorité du pays, les éléments les plus honnêtes, les plus sains, s'associeraient à notre effort.

— Mon général, lui dis-je, beaucoup d'Espagnols, parmi les mieux renseignés, m'ont affirmé que les dirigeants du Front populaire, soupçonnant vos intentions et vos préparatifs, ont fait tout exprès massacrer, par les gardes d'assaut, Calvo Sotelo, afin de vous pousser à bout, de vous obliger à précipiter votre action, dans l'espoir que votre attaque prématurée serait par eux plus facilement écrasée.

— C'est fort possible, répond Franco. En tout cas, nous ne pouvions plus attendre. Interrogez qui vous voudrez, au hasard de vos rencontres, et tout homme de bonne foi, quelles que soient ses opinions, vous dira que la situation était devenue intenable. Les attentats, les crimes se perpétuaient ouvertement, quotidiennement. Il n'y avait plus aucune liberté, aucune sécurité pour les personnes et pour les biens. L'Espagne revenait à la loi de la jungle.

— Quelles raisons, mon général, ont, dès le début, tenu en échec votre entreprise? Pourquoi le succès n'a-t-il pas été le même partout?

— Nous livrions, répond-il, nul de nous ne l'ignorait, une bataille très difficile. Toute bataille, vous le savez, comporte des accidents, des surprises, des mécomptes. Le premier d'entre eux, le plus grave par ses conséquences, fut la défection de la marine, dont les équipages, travaillés, minés par une propagande criminelle, plus profonde que nous ne le supposions, se révoltèrent, massacrant sauvagement, bestialement, tous leurs officiers. Nos communications avec le Maroc, où j'avais, sans aucune peine, obtenu l'adhésion enthousiaste de toute l'armée, se trouvaient, par cela même, interrompues. Nous avons vécu alors des heures, des journées très angoissantes.

Cette révolte de la flotte, dont le général, cédant à des sentiments bien naturels, évite de me parler plus longuement, fut, en effet, un coup terrible pour les nationaux.

Il leur fallut, pour surmonter cet obstacle inattendu, un sur-saut d'énergie, de volonté, de courage, une confiance inébranlable dans le succès de leur cause.

Une suite impressionnante de victoires

— Notre échec à Madrid, à Barcelone, était particulièrement grave, ajoute Franco. C'est là que se trouvaient le gros de notre armée, les arsenaux, les armes, les munitions. J'étais forcé, les premiers temps, de transporter par avion, escouade par escouade, les troupes les meilleures, les plus sûres de la légion, avec leurs fusils, leurs mitrailleuses, quelquefois même des canons de montagne. Tout était à constituer, à organiser. Il a fallu improviser, morceau par morceau, une armée, faire de Séville une base d'opérations, dans une contrée infestée de révolutionnaires, où nous n'avions, au début, aucune sécurité pour nos communications.

Tout cela a été accompli grâce à l'ardeur, l'élan, la foi de mes collaborateurs. Nous avons nettoyé la région de Séville, enlevé Huelva, un de ses ports, rétabli le contact avec Grenade, dont nous étions coupés, dégagé Cordoue, dont les rouges tenaient les abords.

Les fusils nous manquaient, et aussi les munitions. Dans le Nord, le général Mola, qui a fait des merveilles, était contraint de se maintenir sur la défensive, parce qu'il n'avait pas de cartouches pour attaquer.

Aussitôt notre situation devenue un peu meilleure, nous avons poussé une pointe rapide vers Merida, emporté Badajoz, défendu cependant par de solides murailles, réalisé notre liaison avec l'armée du Nord. Nous avons conquis l'Estrémadure, Oviedo, Saint-Sébastien, privant de ce côté les rouges de leurs communications avec la France. Nous avons sauvé Tolède; nous sommes parvenus jusqu'à Madrid.

Certains critiques militaires, qui font de la stratégie en chambre, m'ont reproché d'avoir attaqué de front la capitale au lieu de l'encercler. Mais avec quoi pouvais-je, à cette époque, réussir cet encerclement? Il m'aurait fallu les effectifs, le matériel dont je dispose abondamment aujourd'hui.

Ce que je n'ai pas pu faire alors, je le ferai quand je voudrai, comme je voudrai.

Notre victoire sera *complète*; elle est dès maintenant *certaine*, et je puis dire *prochaine*.

Vous n'avez, pour en être sûr, qu'à tenir présents à votre esprit un certain nombre de faits qui ne sauraient être contestés, parce qu'ils sont incontestables. Considérez depuis sept mois le déroulement des opérations. Nous avons, dans chaque rencontre, battu nos adversaires, sans qu'ils aient jamais pu prendre une seule fois l'avantage. Nous leur avons enlevé des villes, des provinces, des positions capitales, alors qu'ils ont été incapables de nous reprendre aucune portion, même la plus petite, de ce qu'ils avaient perdu. Notre supériorité, dans tous les domaines, sur terre, dans les airs, sur mer, depuis quelque temps, est incontestable, *écrasante*.

Vous venez de parcourir en automobile presque toute l'Espagne nationale. Vous avez pu constater, de vos yeux, dans quelle situation elle se trouve. Partout règne l'ordre, la discipline, l'activité, la paix. Chacun travaille de son mieux dans les champs

et dans les usines. Les vivres sont en abondance. Le pays tout entier est soulevé par une vague de confiance, d'enthousiasme qui brisera tous les obstacles.

— Je suis sûr de tout cela, mon général, lui dis-je. Mais en France, au Portugal, où je viens de passer deux semaines, beaucoup, parmi ceux qui sont entièrement acquis à votre cause, estiment que, Madrid, Valence une fois prises par vous, vous aurez les plus grandes difficultés à maîtriser la Catalogne. Ils se demandent si, devant cet obstacle, vous ne serez pas obligés d'accepter des négociations, un compromis.

— *Des négociations, un compromis? Jamais!* répliqua d'une voix coupante le général. Tout compromis est impossible avec un soi-disant gouvernement que les bolcheviks russes mènent à leur guise. Pourquoi suppose-t-on, d'ailleurs, que la Catalogne sera plus difficile à vaincre que le reste? Beaucoup, parmi les Catalans, non seulement les patrons, mais aussi les ouvriers, touchant de très hauts salaires, désireux de ne pas voir détruire leurs usines, accueilleront avec joie notre arrivée. Nos adversaires les plus durs, les plus irréductibles se trouvaient, non pas à Barcelone, mais dans les Asturies, où le virus révolutionnaire a causé le plus de dégâts. Et cependant, nous en avons eu raison!

Les griefs contre la France

— Croyez-moi, continue Franco, si la France — disons plutôt certains membres de son gouvernement — n'avait pas abondamment fourni aux rouges des armes, des munitions, des volontaires, la guerre serait terminée depuis plusieurs mois déjà.

Je ne commettrai pas l'injustice de confondre votre pays tout entier avec quelques-uns de ceux qui, aujourd'hui, le dirigent. Je sais qu'une grande partie de votre peuple, la majorité, très probablement, souhaite ardemment notre triomphe, qui est celui de la civilisation sur la barbarie. Je n'oublie pas ce que votre journal, *Gringoire*, a fait pour défendre notre cause, et je vous en remercie de tout cœur.

Mais enfin, les faits sont là. Il m'est difficile de ne pas en tenir compte. Bien que le gouvernement français ait proclamé officiellement sa neutralité, des quantités énormes, colossales de ravitaillement militaire ont franchi, au grand jour, les Pyrénées. Les avions contre lesquels nous avons à combattre sont en majorité français. Ces avions ne seraient pas là si votre gouvernement avait fait le moindre effort pour les arrêter. C'est uniquement la brigade internationale, plus de trente-cinq mille étrangers, disposant des armes les plus modernes, qui nous ont arrêtés, pour un temps, devant Madrid. Une grande partie de ces volontaires est composée de Français recrutés en France avec la tolérance de vos autorités.

C'est déjà beaucoup. Ce n'est pas tout.

Des agents, disséminés sur les frontières du Maroc espagnol, essaient actuellement, par tous les moyens, à grand renfort d'argent, de soulever contre nous les tribus berbères de notre territoire. Si leurs agissements réussissaient, si peu soit-il, nous risquerions de nous trouver devant une insurrection indigène qui compliquerait singulièrement notre tâche.

Par bonheur, ils ne réussiront pas. Nous sommes sûrs du loyalisme, de l'affection des musulmans. Ils nous en donnent chaque jour des preuves multiples et éclatantes.

Au cours de ma carrière marocaine, j'ai collaboré étroitement avec l'illustre maréchal Lyautey, envers qui je professe une ardente admiration. Quand j'ai soulevé nos troupes du Maroc contre un gouvernement criminel, mon premier soin a été de rendre visite au général Corap, qui commandait la région de votre zone voisine de notre frontière. Je l'ai assuré de mon ardent désir de ne rien faire qui pût endommager la fraternité d'armes franco-espagnole au Maroc.

J'estime que nous poursuivons dans ce pays, vous et nous, la même tâche. Nous y défendons les uns et les autres l'ordre, la paix, la civilisation.

Si, opérant impunément dans votre territoire, des émissaires bolcheviques, largement approvisionnés d'argent, essaient de rompre notre accord, c'est non seulement un attentat dangereux contre nous, mais un crime contre la communauté européenne.

Le général n'a jamais été plus énergique que lorsqu'il prononce ces derniers mots. Ils doivent nous donner à réfléchir.

Que sera l'Espagne de demain?

Je questionne ensuite le général sur un sujet de la plus grande importance : l'organisation de l'Espagne, telle qu'il compte la réaliser, une fois la victoire intégralement obtenue.

— Nous ne voulons à aucun prix, me dit-il, retourner au système parlementaire. J'ignore si ce régime est bon pour d'autres pays. Une chose est sûre : *il ne vaut rien, absolument rien pour le nôtre*. Son installation en Espagne marque exactement l'origine, la cause de tous nos malheurs, de tous nos désastres.

« Nous allons essayer d'installer un système corporatif, présentant, avec les différences qui s'imposent, quelques analogies avec celui d'Italie ou du Portugal.

Franco ne m'en dit pas davantage sur ce point. Les décisions d'ordre politique, la constitution d'un gouvernement solide, régulier, cèdent pour le moment le pas aux nécessités militaires.

Franco reprendrait volontiers le mot célèbre de Clemenceau : *Je fais la guerre*. Tout le reste passe au second plan.

Je sais, cependant, des sources les plus sûres, que des résolutions importantes seront arrêtées d'ici peu, probablement après une victoire militaire — l'occupation de Madrid, notamment.

Franco recevra, disons plutôt qu'il prendra le titre de *régent*, ce qui n'est pas une nouveauté en Espagne, le général Espartero, au XIX^e siècle, ayant été régent lui aussi.

Les choses en resteront-elles là? Ou bien cette nomination du régent sera-t-elle simplement la première étape vers le rétablissement de la monarchie, qui s'effectuerait vraisemblablement, non point au bénéfice du roi Alphonse, mais d'un de ses fils, l'infant Juan?

Fait qui n'est pas sans signification ni sans portée, l'ancien hymne royal, la marche des *grenaderos*, vient d'être officiellement rétabli ces jours-ci.

J'ai vu, de mes yeux, dans diverses demeures, non des moins importantes, le portrait du prince Juan et de sa femme.

Ceci tuera cela

De ma longue conversation avec le général Franco, un point essentiel selon moi, est à retenir.

Quand le généralissime se déclare certain de vaincre, complètement et rapidement, un examen impartial, objectif de la situation militaire lui donne entièrement raison.

Les dés de la Fortune sont nettement en sa faveur.

Tout homme de bon sens et de raison saine a le devoir d'en convenir.

L'Espagne rouge sera battue par l'Espagne nationale.

Ceci tuera cela!

Franco a pour lui toutes les forces nationales, qui, matériellement, plus encore moralement, dominent incontestablement celles de l'Espagne rouge.

Quant aux forces internationales qui s'affrontent dans la péninsule, il y a, d'un côté, celle de la Russie bolchevique, qui a été, hélas! largement aidée par la France, grâce à la complicité de notre gouvernement; il y a les révolutionnaires de tous les pays, Russes, Français, Allemands antihitlériens, Italiens antifascistes, Belges, Tchèques, Polonais.

Tout ce ramassis est loin de constituer une armée véritable, la plupart de ces volontaires ayant été attirés, en Espagne, par l'appât d'une grosse solde.

De l'autre côté, chez les nationaux, se trouve l'aide puissante, massive, disciplinée et coordonnée, fournie par deux grands pays : l'Allemagne, surtout l'Italie.

Si la France officielle n'avait pas, dès le début, fortement aidé l'Espagne rouge, il est probable et même certain que le secours de l'Allemagne et de l'Italie à l'Espagne nationale aurait été beaucoup moins large, beaucoup moins impressionnant.

Nous avons malheureusement voulu, en présence de partisans comme Hitler et surtout Mussolini, jouer au plus fin, essayer d'introduire secrètement dans la péninsule avions munitions, effectifs, alors que rien ne peut se dissimuler aujourd'hui.

Hitler et Mussolini ont immédiatement riposté, le dernier surtout, avec sa vigueur et sa décision accoutumées.

Or, l'expérience d'Ethiopie le prouve : *il n'est pas l'homme des petits moyens, ni des petits paquets*.

M. Léon Blum, sans que rien absolument l'y autorisât, a posé comme principe, dès le début de la guerre civile, que le triomphe de Franco représenterait un grave péril, une véritable catastrophe pour la France, pour la sécurité de ses communications avec l'Algérie et le Maroc, alors que Franco, tout au contraire, n'a jamais passé pour un adversaire de notre pays.

C'est largement par sa faute, par l'effet de sa passion partisane, qui se manifeste dans tous les domaines — politique intérieure, finances, diplomatie — que la guerre d'Espagne a pris son caractère actuel.

Aujourd'hui, les choses étant ce qu'elles sont, le résultat de cette lutte ne saurait faire aucun doute.

Il faut que tous nos compatriotes, de droite, de gauche et même d'extrême gauche, en soient bien convaincus. Ceux qui s'en attristent peuvent penser et faire ce qu'ils voudront : *ils n'y changeront rien!*

Je dirais volontiers aux gens de gauche de mon pays :

Soyez radical, si vous le voulez; soyez socialiste, mais ne fermez pas vos yeux à l'évidence. Ne soyez pas idiot! Vous avez cru longtemps — parce que vos journaux l'affirmaient — que l'Italie ne vaincrait pas les Ethiopiens, ne mettrait pas la main sur leur territoire. Elle les a vaincus, elle a conquis toute l'Ethiopie. Franco; pour des raisons aussi fortes, sera dans peu de temps le maître de toute l'Espagne. Préparez-vous à cette éventualité, adoptez une politique en conséquence.

Puisque l'ultime secret, le grand art de notre diplomatie consiste aujourd'hui à suivre en tout et pour tout les Anglais, à tousser quand ils toussent, à éternuer quand ils éternuent, inspirons-nous, en ce qui concerne l'Espagne, de l'exemple donné par ces chers amis.

Que font-ils, en ce moment? Sentant le vent tourner en faveur de Franco, ces opportunistes-nés vont exécuter envers l'Espagne la même manœuvre qu'envers l'Italie. Ils s'inclineront devant les faits. Ils reconnaîtront sans tarder le gouvernement de Franco. Pour l'instant et en attendant mieux, ils s'occupent de négocier avec lui un nouvel arrangement commercial.

LA GRANDE ILLUSION

M. André Tardieu conclut par ces lignes son dernier article dans *Gringoire* :

Doit-on conclure? Il n'y a qu'une conclusion : l'expérience n'instruit personne.

Battu par les réalités, M. Blum, si bien doué qu'il soit, refuse d'en convenir et se prodigue dans les *meetings* pour se reconforter. Escorté par un renouveau de grèves, d'occupations d'usines et de conflits sur les chantiers, il va de l'avant.

Il le faut bien. Même s'il se sentait las, il entendrait, comme jadis Isaac Laquedem, juif errant, la voix de son maître, qui lui crie : « Marche! Marche! Marche! » Le maître, c'est M. Jouhaux.

En face, quoi? Même incompréhension des faits; même incompréhension des devoirs; même asservissement aux intérêts professionnels.

Les dieux ont soif. Vivent les remaniements et vive l'union, si, sous le signe présumé de l'intérêt général et au prix d'un portefeuille vide de ministre d'Etat, on peut, à la douzième heure, partager les responsabilités des vainqueurs en ramassant les fourreaux de baïonnettes!

Qu'est-ce qui apparaît de positif et de sain, soit d'un côté, soit de l'autre? Exactement rien du tout.

Ni d'un côté, ni de l'autre, il n'y a trace de forte réflexion, ni de libres conclusions sur les besoins de la France et sur la nécessité, où elle est, de se rebâtir de fond en comble.

Ni d'un côté, ni de l'autre, on n'apporte une vue nette sur un régime, qui vit de mensonge; qui invoque, en les violant, la volonté nationale, la liberté et l'égalité; qui refuse aux citoyens les garanties constitutionnelles et les garanties judiciaires de leurs droits fondamentaux; qui mutile le suffrage dans ses effectifs et dans sa compétence.

Ni d'un côté, ni de l'autre, on ne conçoit ce qu'a d'intolérable

un système qui, ayant dessaisi le peuple au profit des élus, permet aux élus de transformer leur mandat en métier : de faire voter des lois par des majorités qui ne représentent même pas 10 % de la nation; d'organiser, au profit de la profession parlementaire, le sabotage des intérêts généraux par les intérêts particuliers.

Rien de clair; rien de neuf; rien de jeune; rien que la volonté obstinée des hommes de la veille de remonter au pouvoir, par tous les moyens, même les plus périmés; l'illusion que, en refaisant ministres quatre ou cinq messieurs que la France ignore, tout irait mieux, parce que ce serait « l'union ».

Le pire est que cette illusion, au sein de laquelle vivent les parlementaires, est partagée par une forte partie de la presse et de l'opinion. Elle est même partagée par la Bourse, qui passe pour savoir ce qu'elle fait.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg 17 belgas
- II. — Pour le Congo belge 25 belgas
- III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique et Equateur 25 belgas
- IV. — Pour tous les autres pays 28 belgas

DESCLÉE DE BROUWER ET Cie

76bis ET 78

RUE DES SAINTS-PÈRES — PARIS (VII^e)

T. de Wyzewa et G. de Saint-Foix

W.A. MOZART

sa vie musicale et son œuvre de l'enfance à la pleine maturité

Essai de biographie critique suivi d'un nouveau catalogue chronologique de l'œuvre complète du maître

TOME I : L'Enfant prodige 1756-1773

1 vol. de 528 p. orné de huit portraits et quatre fac-similés hors texte.

TOME II : Le Jeune Maître 1773-1777

1 vol. de 460 p. orné de cinq portraits et de deux fac-similés hors texte.

TOME III : Le Grand Voyage 1777-1784

1 vol. de 424 p., orné de six portraits et d'un fac-similé hors texte.

Les deux premiers volumes, vendus séparément . . . 40 fr.
Le troisième volume, par G. de SAINT-FOIX, inédit . . . 50 fr.
Les trois volumes pris ensemble 120 fr.

UN MONUMENT D'HISTOIRE MUSICALE

« Aucun des plus célèbres ouvrages allemands n'offre ce mélange harmonieux de science et d'art, ce grand amour qui pénètre chaque page de W. A. Mozart et cette fraîcheur de sentiment, cette jeunesse de cœur. »
Romain ROLLAND.

CARBONES :: RUBANS

POUR MACHINES A ÉCRIRE

STENCILS
CHIFFONNABLES et CIRE



ENCRES
POUR DUPLICATEURS

La plus importante fabrique belge

Téléphones : 26.26.47-26.61.73

Produits 'eco' 43, rue J Delhaize, Bruxelles

Export Helles **X.L.** Double Bock

Grandes Brasseries d'X.L.

Les Melleures Bières

E. de MARNEFFE & Cie

LIÈGE, Place St-Lambert, 30
ANVERS, Meir, 101
GAND, rue du Lion, 44

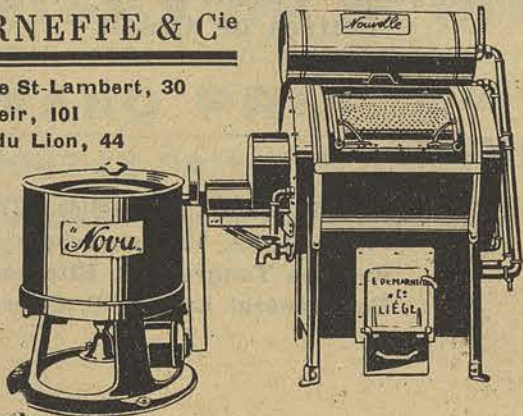
Pour ménages

Prix avantageux

Demandez références

Franco mis en marche toute la Belgique

Facilité paiement.



... CARRELAGES ...

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone 37.49.29

BRUXELLES

Téléphone 37.49.29

... REVÊTEMENTS ...

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261

CAPITAL fr,	796.000.000.00
RÉSERVE fr,	1.135.753.000.00
<hr/>	
FONDS SOCIAL fr.	1.931.753.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
 Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
 Gaston Blaise, Directeur;
 Auguste Callens, Directeur;
 le baron Carton de Wiart, Directeur;
 Willy de Munck, Directeur;
 Albert d'Heur, Directeur;
 Charles Fabri, Directeur;
 Edgar Sengier, Directeur;
 Adolphe Stoclet, Directeur;
 Firmin Van Brée, Directeur;
 Jules Bagage, Directeur honoraire;
 Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
 Léon Eliat;
 le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
 le baron A. d'Huart;
 le baron de Trannoy;
 Paul Hamoir;
 H. Vermeulen.
 le comte Patoul.
 Henri Goffinet,

Le Secrétaire,
 M. Camille Lepêche.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques	Coffres-Forts
Comptes de Quinzaine à Taux Variable	Dépôts de Titres et de Valeurs
Prêts sur Titres	Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
 Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
 Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
 Square Sainctelette, 17, Bruxelles;
 Boulevard Bischoffsheim, 38, Bruxelles;

Rue du Bailli, 79, Ixelles.
 Place Liedts, 18, Schaerbeek;
 Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
 Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Qualité garantie

D'EXCELLENTES **FARINES**
DE DÉLICIEUSES **BIÈRES**
AUX

MOULINS A VAPEUR ET BRASSERIE

de MARCHIENNE

Tél. 10091 - 10092

Pour votre machine à écrire, à calculer ou comptable,
Pour votre duplicateur rotatif ou plano,

Réclamez les Produits **LORA**

CARBONES
RUBANS



STENCILS
ENCRES

La marque belge de qualité

La marque belge de qualité

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

POUR VOS VIEUX CHIFFONS
vos déchets ou vieux papiers

Adressez-vous aux :

Établissements Desmet Frères

CHIFFONS LAINES ET COTON ESSUYAGE

ZULTE lez-Waereghem

Acheteurs par quantité minimum 1 tonne
AU MEILLEUR PRIX

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO



GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros: **E. GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles**

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus **FACILEMENT**
et à **MOINDRE FRAIS**

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{te} A^{me}

RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

MANUFACTURES DE

COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES

ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS

L A Y E T T E M O U C H O I R S

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité

340, Chaussée de Gand, 340

Magasins de Vente

23, Rue Philippe-de-Champagne, 23

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols
26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries
12.37.35 Magasin rue Philippe-de-Champagne, 23

Adr. Télégr. Lingeries-Bruxelles — Chèques Postaux 2256.39
Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
pour draps de lit — Taies
d'oreillers — Serviettes de
toilette en tissu éponge et
damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13

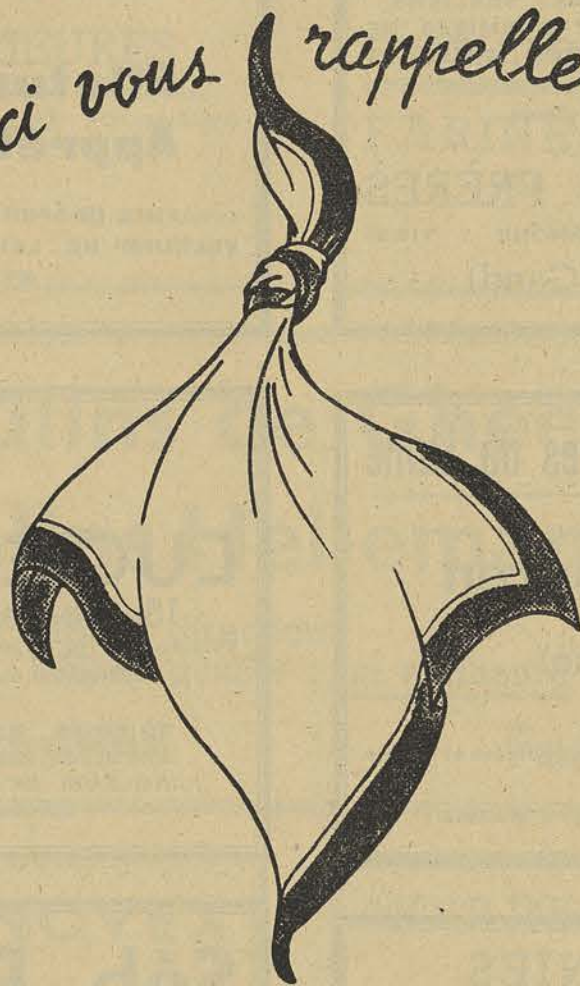
BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

Ceci vous rappellera



... qu'une demi-douzaine de Pyramid - le mouchoir préféré de tous - sera toujours un cadeau très apprécié. Ces mouchoirs sont si beaux, se lavent si bien et durent si longtemps! Vous pouvez les acheter par demi-douzaine dans une jolie boîte-cadeau, ou les choisir à la pièce, parmi un grand nombre de coloris et de dessins.

Mouchoirs

PYRAMID

POUR DAMES . . . FR. 5.75
POUR MESSIEURS . FR. 9.50

Un produit garanti par Tootal

TOOTAL, 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES



Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS
FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE
NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET
DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAUSSÉE D'ANVERS, 77 TÉLÉPHONE : 115.93

MONT-ST-AMAND (Gand)

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE - DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECOLÉSIASTIQUES

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

MOLL (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.

Couvertures pour Couvents. - Laines à Matelas.

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49

Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

USINES RÉUNIES BERGENDRIES

Société Anonyme

LOKEREN

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de jute. - Toiles d'emballage. - Toiles
pour tentures. - Toile-tailleur. - Sacs tous genres.
Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70

Part. : 122.05 - 107.56

Télegr. : SELIS

V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
- provenances -

Stock important en toutes qualités

Paul Aelman

Artiste-Peintre

23, rue de Bruges, GAND Tél. 309.64

RENTOILAGE ET RESTAURATION

de Tableaux Anciens et Modernes

Références

A Gand : Van Dyck, St. Michel - Rubens, St. Bavon

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés reli-
gieuses. - Prix spéciaux. - Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 38, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Moulins de Statte

S. A. à HUY

FARINES SUPÉRIEURES

FARINES SPÉCIALES DE SEIGLE, D'ÉPEAUTRE, etc.
TOUTES LES ISSUES DE MEUNERIE ET FOURRAGES
POUR BÉTAIL:
WAGONS COMBINÉS.

Tél. :
Huy 45 et 821

C. Chèq. Post. :
10123

Reg. de Commerce
Huy 81

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

Laboratoires NOVEX

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES
Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO

Ses Eaux de Cologne
Ses Pâtes dentifrices

MOULINS DE SAINT-REMY HUY (Sud)

Valentin TROKAY

Téléphone :
22 & 25

Compte Chèq. Post.
10270

Registre du Commerce
Huy 414

Farine de haute qualité
pour BOULANGERIES et PATISSERIES
Farine de seigle



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines *Krefft*
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15 76 91

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

O. O. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

CHOCOLAT MARTOUGIN

Comptoir des Cafés

Victor De Haes

Société Anonyme

Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.

Téléphones : 712.49, 753.00.

Registre de commerce d'Anvers n° 726.

Adresse télégraphique : Caffeehaes.

Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.

Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

Maison RUBBENS Frères

ZELE

fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS :

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen
étiquette bleue

Cognac

Liqueurs de table
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable
PRIX COURANT SUR DEMANDE

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18086



Chicorée - Thé - Cacao

"Selecta" SALAISONS DU COURTRAIS

Société Anonyme

Capital : 650,000 francs

51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

SPÉCIALITÉS

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS CUIITS. — JAMBONS
CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAM-
BON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS.
— CONSERVES DE VIANDES, ETC

Tél. Harelbeke 29. R. O. Courtrai 13827
Compte chèques postaux 188.27

JAMBONS DU PAYS

Henri ROUFOSSE Fils

Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Ch. Post. 2710.39

Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTÉ

Les Bonbons Becco
Vous invitent à venir déguster leurs
friandises, les meilleures qualités du
monde, et fabriquées en Belgique.
(Demandez prix-courant.) *Namur*

BONBONS
NAPOLÉON
24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS
Du bon et pas cher
Demandez prix S.V.P.

CHICOREES BOSSUT
Successeur M. CLAEYSSENS
(Fondée en 1892)
PONT-A-CHIN près Tournai
Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale
Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

Bonbons LE VAINQUEUR
Maison Louis FRANCK
Usines et Bureaux : 23, RUE DE HARLEZ
Téléphone 152.68
Anciennement : rue Paradis, 48
Téléphone 152.68
LIÈGE
Maison vendant exclu-
sivement en gros
Spécialité NOUGAT

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux
The Continental
Bodega Company
Demandez notre Prix courant général (gros-détail)
Siège social : BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES
Téléphone 17.53.69 R. C. Bruxelles 8574

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)
Spécialité de vins de messe et de dessert
Dépositaire :
Edw. Moortgat-Meeus
33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES
Tél. 381 C. Ohèq. 173.03
Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN
Société Anonyme
Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES
VINS FINS
Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles
Vins Mousseux et Champagnes

Mon Albert Leroy-Grégoire
Le Balcon, BINCHE
VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe
CHAMPAGNES
Stocks très importants de vins vieux en bouteilles



LA SANTÉ
par
**LA CULTURE
PHYSIQUE**

L'Appareil à ramer TERRY
L'EXERCISEUR le plus complet
Demandez notice explicative à l'agent général pour la Belgique,
le Congo et le Grand-Duché
H.-J. BOVENS, 59, rue de Ruysbroeck, Bruxelles

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets

ALBERT BRACKE - CAMPENS
Tél. 108.08

Quai du Compromis, 21 et 22. GAND

GROS DÉTAIL

CIGARES & TABACS
J. & J. VAN DEN AUDENAERDE
Maison fondée en 1880

Fabrique et Bureaux **RUE MERTENS, 44 BORGERHOUT**
Téléphone : 502.17

Dépôt **MARCHÉ ST-JACQUES, 94 ANVERS**
Téléphone : 316.64

Demandez notre Prix courant

**POÊLES
GODIN**

R. RABAUX & C^{ie}
158, Quai des Veines, à BRUXELLES
Usine à Gulse (AISNE) FRANCE
MAGASIN D'ÉCHANVILLON à AMSWERMAM, 20-22, AMSTEL

À quoi tient l'efficacité
toute spéciale des poudres
LA CROIX BLANCHE



Une synergie anti-douleur
fébrifuge - tonique.
Maux de tête et de dents - Douleurs
périodiques - Névralgies - Douleurs
rhumatismales - Grippe.

L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE",
trouve sa source dans la « synergie des composants », c'est-à-
dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des
ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle cha-
cun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine
tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle
tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire
désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou
de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres
"LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs
ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments cal-
mants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus
de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles
ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer
dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en
a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés : 11 fr.
la boîte de 8 poudres : 4 fr.
" 24 " : 11 fr.
" 48 " : 20 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies du pays.

C'EST UN PRODUIT BELGE
DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPPENS, A SAINT-NICOLAS-WAES



EXIGEZ LE VÉRITABLE
**SAVON
KARNEMELK**

"Het Klaverblad"
(Feuille de Trèfle)
POUR LA TOILETTE ET LE BAIN

Dépositaire :
**E. H. DE VOS, 14, rue Terre-Neuve
Bruxelles — Tél. 12.40.43**

Savon au lait battu

SCHROEDER Frères
8, rue Simonon, LIÈGE
Tél. 108.40 (8 lignes) ADR. TÉL. LEGLARM-LIÈGE

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

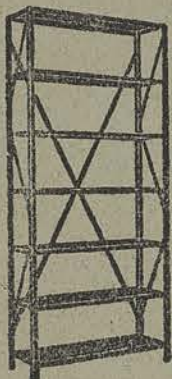
Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes. Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



Apprenez les langues vivantes à L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collective

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 3 72545 — Téléphone 68

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munités religieuses et pour confections.

" PATRIA "

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

- THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
- Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
- Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).
- Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...
Un bouclier pour la santé de vos élèves



DE
L'HYGIÈNE
100 %

En cirant vos parquets, — meubles, — bancs, — etc... avec
BACCOIR, qui cire merveilleusement et désinfecte radicalement
(prix spéciaux pour pensionnats).

BACO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et micro-
bicides de façon permanente, moyennant une dépense né-
gligeable. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie
de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.)

Pour renseignements : Société Anonyme Belge BACO
(Les Bactéricides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.98.98

RAFFINERIE
TIRLEMONTAISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée.

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
SOC. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERREY & C^{IE}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc
SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac
EXCLUSIVITES : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek."

**OSTENDE-
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship "Prince Baudouin" :
vous émerveillera.